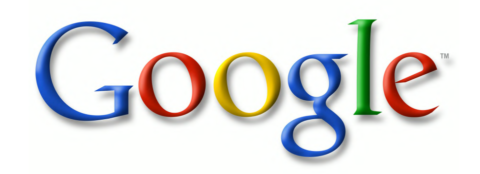
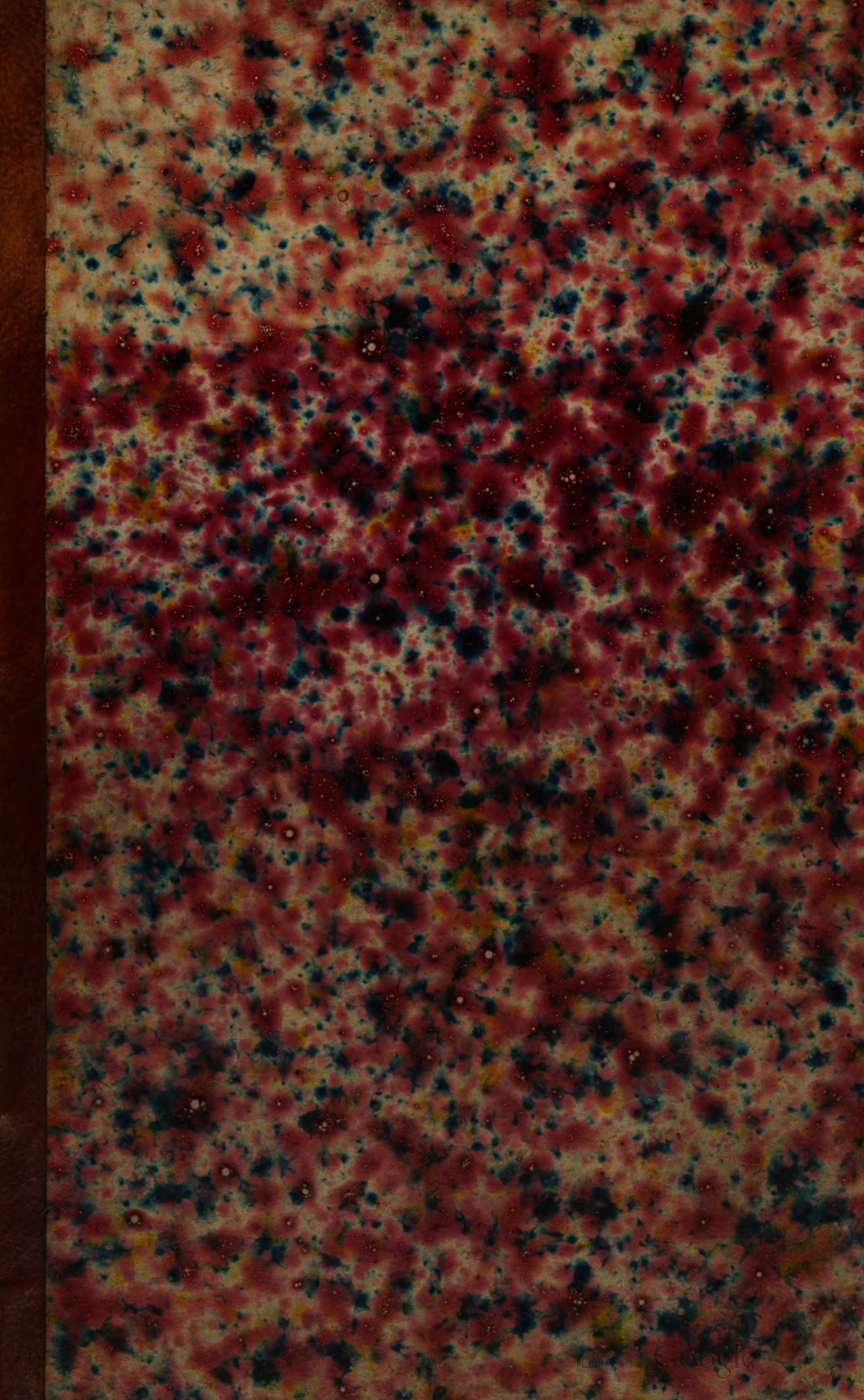








LA POÉTIQUE D'HORACE.

LA POÉTIQUE

D'HORACE,

OU

LE SECOND LIVRE DE SES ÉPITRES.

TRADUCTION EN VERS

Par Adolphe Mathieu,

Conservateur-adjoint à la Bibliothèque royale, Professeur agrégé à l'Université de Liége, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, etc.

GAND,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE DE BUSSCHER FRÈRES.

1855.



A mon Fils.

C'est pour toi que j'ai fait cette traduction :

je te la dédie.

AUX PISONS.

—

Qu'un peintre, dont la main au hasard se promène,
Joigne au cou d'un cheval une figure humaine,
Recouvre en se jouant de plumages épars
Des membres rassemblés sans choix de toutes parts,
Et veuille qu'une femme, admirable de buste,
Au corps d'un poisson noir sous son pinceau s'ajuste....
Qui pourra ne pas rire? Et voilà cependant,
Oui, voilà, chers Pisons [1], quel serait le pendant
D'un livre qui, pareil aux rêves d'un malade,
N'offrirait au lecteur qu'une longue enfilade

(1) L'épitre aux Pisons (Lucius Pison, vainqueur des Thraces, pacificateur de la Macédoine, etc., et ses deux fils) fut composée vers l'an 8 avant Jésus-Christ. Horace mourut l'année suivante. Elle ne fut pas rendue publique du vivant de l'auteur.

De folles fictions sans suite, sans rapports,
N'ayant tête ni pied tenant du même corps.
Tout oser est le droit du peintre et du poète;
Permettons-en l'usage et qu'on nous le permette,
Mais non pour allier des objets monstrueux,
Des animaux que rien ne réunit entre eux :
Le serpent à l'oiseau, l'agneau simple et timide
Au tigre qui de sang couvre le sol numide.
Un début était grave et promettait beaucoup;
Pourquoi ces oripeaux le gâtant tout à coup,
Et ces descriptions de l'autel de Diane,
Et l'arc-en-ciel qui brille en reflet diaphane,
Et ces détours fleuris où courent les ruisseaux,
Et le Rhin, fleuve immense, entrechoquant ses flots?
Là n'était pas leur place. Oh! tu sais reproduire
A merveille un cyprès, lorsque c'est son navire
Pliant sous la tempête et lui-même luttant
Sur la mer en courroux, que l'acheteur attend.
On ébauche une amphore, et voilà qu'une tasse
En quelques tours de roue à nos yeux la remplace!
Que le sujet soit un dans sa simplicité.

L'apparence du bien, vaine et fausse clarté,
Trompe, égare souvent un poète novice
Qui de peur d'un défaut se jette dans un vice :
Je veux être concis, et je deviens obscur;
Je suis flasque et sans nerf pour ne pas être dur;

Mon style s'agrandit, et l'enflure m'entraîne ;
Je crains de m'élever, et je rampe avec peine ;
J'use du merveilleux, et je lâche à la fois
Dans l'eau des sangliers, des dauphins dans les bois.
Voyez cet ouvrier près du cirque d'Émile(1) :
A façonner l'airain c'est un artiste habile,
Il sait polir un ongle, assouplir des cheveux,
Mais l'ensemble jamais ne répond à ses vœux.
Si je devais un jour me faire auteur, en somme
Je ne voudrais pas plus ressembler à cet homme
Que vivre avec un nez difforme, ayant d'ailleurs
Les cheveux les plus noirs et les yeux les meilleurs(2).

L'amour-propre a souvent de perfides amorces.
Sondez bien votre esprit, consultez bien vos forces,
Faites choix d'un sujet que vous puissiez traiter,
Et craignez un fardeau trop lourd à supporter(3).

(1) Près de la salle du maître d'escrime Emilius Lentulus, au bas du Cirque.

(2) Horace avait les yeux malades :

Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere. SATIRE 5, LIVRE 1, VERS 30-31.

Lusum it Maecenas, dormitum ego Virgiliusque;
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis.
SATIRE 5, LIVRE 1, VERS 48-49.

(3) La même idée et presque la même image se trouvent reproduites dans l'épître à Auguste, vers 258 et 259 :

nec meus audet
Rem tentare pudor, quam vires ferre recusent.
Mais un pareil sujet, si je l'osais tenter,
Serait un faix pour moi trop lourd à supporter.

Jamais ne manqueront l'ordre ni l'abondance
A qui saura choisir son cadre avec prudence.
L'ordre, c'est le grand art de tout mettre en son lieu,
Le début et la fin, ainsi que le milieu ;
De bien coordonner les diverses parties
Entre elles sagement, savamment assorties,
Afin que tout s'enchaîne et se dise à propos.

Soyez sage, discret, dans l'emploi de vos mots.
Souvent à force d'art un moyen se révèle
De rendre aux plus vieillis une grâce nouvelle;
Si d'un terme inconnu votre idée a besoin,
Osez créer pourtant, mais en prenant bien soin
De le faire toujours avec goût et sagesse.
Les mots les plus heureux nous viennent de la Grèce ;
Puisés à cette source, ils plaisent, du moment
Que l'auteur les en fait dériver aisément.
Qui prétendrait priver Varius [1] et Virgile

(1) Lucius Varius, un des exécuteurs testamentaires de Virgile. Horace en fait à diverses reprises un brillant éloge. Il ne nous reste que 15 vers qui lui sont attribués (Recueil de Mettaire).

Dilecti tibi Virgilius Variusque poetae.

Épitre 1, livre 2, vers 247.

Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius, dixere quis essem.

Satire 6, livre 1, vers 54-55.

.... *forte epos acer*
Ut nemo Varius ducit.....

Satire 10, livre 1, vers 43-44.

Et passim.

D'un droit dont jouissaient jadis Plaute (1) et Cécile (2) ?
Et moi-même, ce droit, m'en dépouillera-t-on
Lorsque nos devanciers Ennius (3) et Caton (4)
Ont ainsi de la langue augmenté la richesse?
Sans cesse il fut permis, il le sera sans cesse,
D'estampiller des mots à la marque du temps.
Quand les mois hivernaux, ramenant les autans,
Parsèment les chemins de feuilles desséchées
Aux arbres de nos bois par le froid arrachées,
Celle qui la première en avril a poussé
La première souvent couvre le sol glacé :
Aux mots nouveaux les mots dont le timbre s'efface,
Comme à de frais bourgeons les vieux rameaux, font place (5).

(1) M. Accius Plautus, poète comique latin, né à Sarsine (Ombrie), 227 ans avant Jésus-Christ. Il jouait lui-même dans ses pièces.

(2) Cæcilius Statius, poète comique latin, né au pays des Isubriens, ami d'Ennius et de Térence, mourut vers l'an 168 avant Jésus-Christ, un an après Ennius. Il composa plus de trente tragédies, dont il ne nous reste que des fragments publiés dans le *Corpus poetarum*.

(3) Quintus Ennius, poète latin, né à Rudies, en Calabre, 240 ans avant J.-C., mort vers 169. Il fut amené à Rome par Caton l'ancien, et devint l'ami de Scipion.

Non videt versus Enni gravitate minores.

Satire 10, livre 1, vers 54.

.....fuerit limatior idem
Quam rudis et Graecis intenti carminis auctor.

Ibidem, vers 66.

.....Calabrae Pierides.....

Ode 8, livre 4, vers 20.

(4) Caton l'ancien.

(5) Comparaison empruntée de l'Iliade, livre 6.

Et nos œuvres et nous, tout pour terme a la mort.
Gigantesque travail digne des rois, ce port
Qui reçoit nos vaisseaux dans sa rade sereine,
Ce fleuve enfin dompté qui féconde la plaine,
Ce marais limoneux[1] naguère sillonné
Par la barque, aujourd'hui de moissons couronné,
Tout périt.... et les mots plus vite encor peut-être.
Les nouveaux passeront pour laisser reparaître
Les autres, si l'usage ainsi le veut enfin,
L'usage, de la langue arbitre souverain.

Homère en nous peignant Achille et sa colère
A fait connaître à tous et rendu populaire
Le vers propre à chanter la guerre, les exploits,
Les gestes immortels des héros et des rois.
Le distique inégal à la marche incertaine
Fut employé d'abord à traduire la peine,
Mais il peut exprimer, ainsi que nos tourments,
L'ivresse, les transports, le bonheur des amants.
Quel auteur le premier s'en servit? On l'ignore,
Et les grammairiens se disputent encore
Sur ce point; leurs avis semblent se partager....
Et ce procès fameux est toujours à juger.
L'ïambe d'Archiloque[2] aiguisé par la haine,

(1) Palus : le marais Pomptin.
(2) Poète grec, né à Paros, environ 664 ans avant J.-C., n'a pas inventé l'ïambe, mais il l'a fait sien par le parti qu'il en a su tirer.

Qu'adoptent à la fois Thalie et Melpomène,
D'un peuple turbulent peint l'agitation,
Domine le tumulte et sert à l'action,
Entretient l'intérêt, sans cesse le ravive,
Et donne au dialogue une forme plus vive.
Polymnie accorda le luth mélodieux
Pour célébrer les Dieux et les enfants des Dieux,
L'athlète triomphant, le cheval intrépide
Qui le premier au but parvient d'un vol rapide,
Les soucis du jeune âge et les vins généreux
Qui rendent l'homme libre en le rendant heureux.
Mais moi, de qui l'orgueil impatient s'irrite
Et me ferme les yeux sur mon peu de mérite,
Au titre de poète oserai-je aspirer
Alors que je néglige et parais ignorer,
A défaut de travail et d'études austères,
Des genres opposés les divers caractères,
Et que, honteux d'apprendre, un sot respect humain
Des sources du savoir me barre le chemin(1)?

Horace en parle encore dans la 19e épître du livre 1er, vers 23 et s. :

. . . . . *Parios ego primus iambos, etc.*

et le désigne de nouveau dans la 6e épode, vers 13 :

Qualis Lycambae spretus infido gener . . . . .

(1) Horace se met ici lui-même en scène, comme dans la 3me satire du livre 1er, vers 63 et 64 :

. . . . *qualem me saepe libenter*
Obtulerim tibi, Maecenas . . . . . *etc.;*

Une fable comique a besoin qu'on la die
En termes qui siéraient mal à la tragédie,
Et qui veut retracer Thyeste et son festin
Doit chausser le cothurne et non le brodequin.
Chaque genre a ses lois et ses différents styles.
Sachez en distinguer les nuances subtiles
Dans chacun des sujets dont vous aurez fait choix.
Parfois la comédie ose élever la voix,
Et Chrémès irrité, sans crainte de déplaire,
Peut gourmander son fils d'un accent de colère(1).

comme Boileau s'y est mis dans sa 9e satire, vers 45-48 :

Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.

(1) Dans l'H*έαυτοντιμωρυμένος* de Térence, comédie imitée de Ménandre et dont il est question :

1° dans la 4e satire du livre 1er :

.....At pater ardens
Saevit, quod meretrice nepos insanus amica
Filius uxorem grandi cum dote recuset....etc.

2° dans la satire 10 du même livre :

Arguta meretrice potes Davoque Chremata
Eludente senem.....

Horace parle encore de Chrémès dans la première épode, vers 33-34 :

Quod, aut avarus, ut Chremes, terra premam,
Discinctus aut perdam ut nepos.

et dans la satire 2, livre 1, vers 20 :

.....ita ut pater ille Terenti

Térence (dont nous devons une traduction en vers français à mon excellent et regrettable ami M. P. Bergeron) a encore mis Chrémès en scène dans le Phormion et dans l'Adrienne.

La tragédie aussi, simple avec dignité,
Peut rendre une douleur qui n'ait rien d'affecté,
Et Télèphe[1] et Pélée[2], humbles dans leur disgrâce,
Pour toucher l'auditeur jugent inefficace
L'emphase des grands mots longs d'une aune.

Vos chants
Sont beaux, mais ce n'est rien encor : qu'ils soient touchants !
Que le public, heureux de se laisser séduire,
Vous suive où vous voulez, poète, le conduire;
Si pour me faire rire il faut que vous riiez,
Pour que je pleure il faut aussi que vous pleuriez.
Retenez la leçon, Télèphe, et toi, Pélée :
Si bien que soit par vous la douleur simulée,
Ce n'est que du moment où couleront vos pleurs
Que je me montrerai sensible à vos malheurs;
Mais si vous rendez mal ce que vous devez dire,
Ou le sommeil me prend ou je pouffe de rire.
Le visage toujours offre un reflet du cœur,
Riant dans la gaîté, triste dans la douleur,

(1) Eschyle, Euripide et Agathon avaient fait des tragédies dont le sujet était pris dans l'histoire de Télèphe, roi de Mysie, fils d'Hercule et de la nymphe Augé.

Movit nepotem Telephus Nereium.

. Epode 15, vers 8.

(2) Pélée, fils d'Eaque, mari de Téthys et père d'Achille; autre héros de tragédies grecques.

Menaçant et colère alors que l'homme cède
Aux brusques mouvements d'un courroux qui l'obsède,
Sévère si tel est le sens de ses discours.
Consultez la nature, elle indique toujours
De chaque sentiment l'expression diverse,
Soit que vous succombiez à la fortune adverse,
Soit que la rage gronde en un sein frémissant,
Qu'un éclair de bonheur vous sourie en passant....
Et la voix, sa fidèle et puissante interprète,
En traduit au dehors l'impression secrète.
Manquez à cette règle, et le peuple et les grands
Se moqueront de vous; de termes différents
Se servent le colon, paisible, sédentaire,
Qui cultive joyeux son petit coin de terre,
Et l'avide marchand, de climats en climats
Au moindre espoir de gain prêt à porter ses pas.
De même le héros et l'esclave. Un jeune homme
Ne s'exprimera point comme un vieillard, ni comme
La puissante matrone au ton supérieur,
La nourrice gardant en son extérieur
Cette timidité qui convient à la plèbe;
Celui que l'Assyrie a vu naître ou bien Thèbe,
L'enfant de la Colchide et l'habitant d'Argos
Pour les mêmes pensers n'ont pas les mêmes mots.

A la tradition sachez rester fidèle,
Ou, si vous avez cru pouvoir vous passer d'elle,

Que tout dans vos écrits ne soit pas moins d'accord
Et tel jusqu'à la fin qu'on l'aura vu d'abord :
Un et simple toujours et conforme à lui-même.
Est-ce Achille vengé(1) le héros du poème?
A mes yeux éblouis montrez-le tout entier,
Colère, inexorable, impérieux, altier,
Fougueux, ne connaissant d'autre droit que l'épée,
Tel qu'Homère le peint dans sa vaste épopée;
Faites-moi voir Médée atroce en sa fureur,
Oreste consterné, pâle, glacé d'horreur,
Io fuyant sans cesse, Ino versant des larmes,
Ixion(2) fourbissant ses cauteleuses armes.
Le héros d'une pièce est par vous inventé?
Qu'il reste tel aussi qu'il fut représenté.
Mais les types abstraits, ce n'est jamais sans peine
Qu'un poète à son coin les frappe pour la scène;
Mieux vaut prendre un sujet du domaine commun,
Priam, Ulysse, Ajax, que d'en inventer un.
On sera neuf encor si l'on sort de l'ornière,
Si l'on sait le traiter, poète, à sa manière,
Et ne s'astreindre point, servile traducteur,
A suivre pas à pas, mot à mot, son auteur.

Évitons le début du poète cyclique(3) :
« Je chanterai Priam et cette guerre épique.... »

(1) Littéralement : honoré. C'est le τετιμένος de l'Iliade.
(2) Allusions aux tragédies d'Euripide.
(3) Mévius, auteur d'un poème qui commençait à la naissance de

Tient-on ce qu'on promet avec tant d'apparat !
Une montagne accouche, et qu'en naît-il? un rat.
Oh ! qu'à bien moins de frais Homère m'intéresse !
« Muse, dis ce héros, cet enfant de la Grèce,
Qui, laissant Ilion en proie à ses vainqueurs,
Vit des peuples nombreux, étudia leurs mœurs (1). »
Il ne fait pas sortir de la lumière l'ombre
Quand c'est le jour qui doit dissiper la nuit sombre;
Mais que d'éclat ensuite et que de majesté !
Dans ses tableaux divins quelle sublimité,
Et comme le sujet grandit, se développe !
Antiphate et Scylla, Charybde et le Cyclope (2)
En ses vers inspirés revivent tour à tour.
A-t-il de Diomède à narrer le retour,
Il ne remonte pas pour allonger sa trame
Au tison fatidique (3), et s'il chante Pergame,

Priam et finissait à sa mort.

On se rappelle le vers de Virgile (Eglogue 3, v. 90) :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Maevi.

et l'épode d'Horace *In Maevium.*

ÉPITRE 2, LIVRE 1, VERS 19 ET S.

Mévius écrivait sous Auguste.

(1) *Qui, dominator Trojae, multorum providus urbes*
Et mores hominum inspexit; latumque per aequor......

ÉPITRE 2, LIV. 1, V. 19 ET S.

C'est le début de l'Odyssée.

(2) Polyphème.

(3) Allusion à un poème d'Antimachus sur la mort de Diomède, poème qui commençait à la mort de Méléagre.

La guerre et ses fureurs aux plaines de l'Ida,
Que font à son récit les deux œufs de Léda !
Il marche au dénoûment d'un pas ferme et déblaie
Des incidents oiseux la route qu'il se fraie,
Enchaînant le lecteur à ses inventions
Et mélangeant si bien vérités, fictions,
Qu'en un tout où les deux avec art se confondent
Le début et la fin au milieu correspondent.

Briguez-vous du public le suffrage flatteur,
Voulez-vous qu'attentif à vos vers l'auditeur
Attende pour sortir le lever de la toile (1)?
Qu'une observation constante vous dévoile
Ce que chaque âge opère en nous de changement :
L'enfant qui déjà parle à peu près couramment,
Dont le pas sur le sol plus libre se dégage,
Recherche, plein d'ardeur, les enfants de son âge,
A leurs jeux innocents se mêle avec amour,
Dans sa mobilité nous offre tout le jour
Des larmes et du rire un gracieux mélange ;
Il s'emporte, il s'apaise, et d'heure en heure change.
Le jeune homme, affranchi des soins du gouverneur (2),
S'enivre de la vie, et, pour croire au bonheur,

(1) Les Romains levaient la toile au lieu de la baisser.

Toutes les pièces de Térence et de Plaute finissent par ses mots : *Vos, plaudite!* ou par quelques mots équivalents dits par l'acteur parlant le dernier, par le chœur, ou par tous les acteurs ensemble.

(2) La corruption était si grande à Rome qu'il eût été imprudent de

Veut des chiens, des chevaux, les feux d'un ciel torride
Brûlant du Champ de Mars l'immense plaine aride ;
De ses intérêts seuls se montre nonchalant,
Facile au mal, rétif aux réprimandes, lent
A bien faire, ardent, prompt, impétueux, prodigue,
A ses désirs sans fin ne souffrant point de digue
Et brisant aujourd'hui d'un bras puissant et fier
L'idole qu'à genoux il encensait hier.
L'homme mûr, revenu de ces plaisirs futiles,
Vise au crédit, se fait des amitiés utiles ;
Esclave des honneurs, craint de s'aventurer
Où trop d'empressement le pourrait égarer.
Nuit et jour le vieillard veut grossir son pécule,
Mais s'il faut s'en servir d'épouvante recule ;
Est timide et de glace en ses combinaisons,
Toujours sur l'avenir assiégé de soupçons,
Des faiblesses d'autrui grondant, pestant sans cesse,
Éternel louangeur du temps de sa jeunesse.
Les saisons de la vie ainsi suivent leur cours,
Et les biens qu'avec eux amènent les beaux jours
L'année à son déclin les emporte avec elle.
A ces types fonciers gardez d'être infidèle,
Poète, et n'allez pas travestir au hasard
L'enfant en homme fait, le jeune homme en vieillard.

laisser sortir les enfants seuls. Ils étaient accompagnés d'une espèce de gouverneur appelé *rector* ou *custos*.

Ou l'acteur le raconte ou le drame est en scène.
La parole à l'esprit n'arrive qu'avec peine,
L'oreille est paresseuse, et nous embrassons mieux
L'ensemble d'un sujet qu'on déroule à nos yeux ;
Mais, prudent toutefois, ne peignez qu'à l'idée
L'affreux égorgement des enfants de Médée,
Atrée et ses horreurs que l'on répugne à voir,
Et, dans un autre sens s'il vous faut m'émouvoir,
N'allez pas, aveuglé par un excès de zèle,
Me montrer et Procné changée en hirondelle
Et Cadmus en serpent. Tous mes sens révoltés
Se refusent de croire à ces absurdités.

Que le drame, soumis à des règles exactes,
Occupe constamment l'espace de cinq actes
Si l'on veut que, plus beau plus il est regardé,
Souventes fois encore il soit redemandé.
Dans les cas seulement où la raison l'avoue
Que l'intervention divine le dénoue.
Trois interlocuteurs suffisent, mais le chœur
Pourra vous tenir lieu d'un quatrième acteur.
Que toujours au sujet son action se lie,
Qu'il soit propice aux bons, qu'il calme, concilie ;
Qu'il vante les douceurs de la frugalité,
La justice, la paix et la sécurité.
Des secrets confiés sage dépositaire,
Qu'il sache prudemment en garder le mystère

En implorant des Dieux le secours tout puissant
Pour frapper le coupable et sauver l'innocent.

Riche de peu de trous percés par intervalle,
La flûte aux premiers jours n'était pas la rivale
Du clairon belliqueux, et, modeste instrument,
A soutenir la voix se bornait seulement;
Elle suffit ainsi pour un cirque peu vaste
Où nos vieux Céthégus, sobres, exempts de faste,
Spectateurs peu nombreux, écoutaient attentifs;
Mais quand Rome élargit ses remparts primitifs,
Que le peuple romain, de victoire en victoire,
Comme elle vit s'étendre au loin son territoire,
Qu'on put, libre de soins, se livrer au plaisir,
Rire, boire d'autant, s'enivrer à loisir,
La musique et les vers avec plus de licence
S'efforcèrent bientôt d'accroître leur puissance.
Et comment en effet par de simples moyens,
Bons au plus à charmer nos premiers citoyens,
Plaire à ces paysans, ignare populace,
Qui des travaux du jour auprès d'eux se délasse!
On y joignit la danse et l'éclat fastueux
Des costumes traînant à plis majestueux.
La flûte se haussa d'un ton, la poésie
D'un vertige inconnu comme elle fut saisie,
Et le chœur, qui jadis conseillait sagement,

De tout dans l'avenir montrait le dénoûment,
En ses convulsions imita la Sibylle.

Un bouc était jadis le prix du plus habile
Dans cet art où bientôt le satyre éhonté
Afficha de ses mœurs l'agreste nudité,
Et, sans la compromettre, en sa fougue hardie,
Voulut de traits d'esprit doter la tragédie.
Ces satyres moqueurs, c'est peu qu'ils soient plaisants,
Folâtres, pleins de verve, il faut qu'ils soient décents.
De jovial craignez de devenir obscène,
De comique burlesque, et, les Dieux mis en scène
Brillants de pourpre et d'or, n'allez ni leur prêter
L'argot des cabarets qu'on rougit de hanter,
Ni, leur cherchant au ciel des routes inconnues,
Par dédain d'ici bas les perdre dans les nues.
L'austère Melpomène en ses nobles douleurs
Ne peut sans déroger mêler le rire aux pleurs.
Sur l'ordre du pontife, à Rome, un jour de fête,
Qu'une grave matrone à la danse s'apprête [1],
Une teinte pudique a coloré son front;
La tragédie ainsi rougit de son affront
Quand, de succès honteux un poète idolâtre,
Parmi des bateleurs la traîne en plein théâtre.

(1) Dans certaines fêtes, telles que celles de la grande Déesse, les pontifes choisissaient des matrones auxquelles ils ordonnaient de danser.

Dans ce genre, pour moi, si je risquais un pas,
J'aurais soin d'éviter les mots sales et bas;
En dépit du bon goût et des règles du Pinde,
L'ami, le compagnon ([1]) du Dieu vainqueur de l'Inde,
N'aurait pas dans mes vers le langage effronté
D'un Dave impertinent ([2]), ni le décolleté
De cette Pythias ([3]) qui sans pudeur se moque
Du pauvre vieux Simon qu'en riant elle escroque.
J'adapterais ma fable à l'histoire. Chacun
Libre aussi d'exploiter ce domaine commun,
Trouverait au début que rien n'est plus facile,
Mais, bientôt détrompé, verrait combien le style,
L'enchaînement, l'ensemble avec art nuancé,
Ajoutent de relief au plan qu'on s'est tracé.
Que le faune sorti des forêts prenne garde
De singer les galants de Rome, et ne hasarde
Rien d'ignoble et de vil qui blesse le bon goût.
Les immondes propos ramassés dans l'égout
Plairont aux acheteurs de noix et de pois chiches,
Mais jamais chevaliers, sénateurs ou gens riches,
Jamais ceux dont la main dispense les lauriers,
Ne voudront, approuvant des termes orduriers,
Couronner en public l'auteur d'une œuvre infâme
Pour qui les bons esprits n'ont pas assez de blâme.

(1) Silène.

(2) Valet de comédie dans Ménandre et dans Térence.

(3) Servante dans une comédie de Lucile.

D'une brève que suit une longue est formé
L'ïambe, pied si vif que nous avons nommé
Trimètre l'ïambique, encore qu'il en compte
Six. Pour rendre sa marche et plus digne et moins prompte,
Depuis peu néanmoins dans ce vers, qu'autrefois
L'ïambe répété formait seul, d'autres lois
Admirent le spondée à l'allure pesante;
Non que de son plein gré partout il s'y présente,
Car, du deuxième rang soigneux de l'exiler,
L'ïambe au quatrième encor veut s'étaler.
Bien qu'ainsi l'ïambique ait des formes plus amples,
Accius [1], Ennius, en offrent peu d'exemples,
Et des vers traînaillants et lourds n'en sont pas moins
Indice d'ignorance ou de manque de soins.

Du rythme cependant et de son exigence
Tous ne peuvent juger, et par trop d'indulgence
Bien souvent sur ce point un poète est gâté;
Mais, lorsque je l'aurai dans sa faute imité,
Mon tort à tous les yeux s'excusera peut-être
Par l'espoir du pardon que j'ose m'en promettre!

(1) Accius ou Attius (Lucius) poète tragique, né vers l'an 170 avant J.-C., mort l'an 139. Il ne reste de ses tragédies que quelques fragments recueillis par les Etienne, dans les *Fragmenta veterum poetarum,* et par E. Egger, dans ses *Reliquiæ* (1843).

Nil comis tragici mutat Lucilius Acci?

Satire 10, livre 1, vers 53.

Non, le blâme éludé, je n'aurai pas, je crois,
De ce chef aux bravos d'incontestables droits.
Que les écrivains grecs soient vos guides fidèles ;
La nuit comme le jour feuilletez ces modèles.
— Nos aïeux admiraient Plaute, vers et bons mots? —
Certe, ils étaient bien bons (j'allais dire bien sots)
Si tant est qu'aujourd'hui notre sens plus critique
Distingue un mot grossier d'un trait d'esprit caustique,
De l'oreille et du doigt que nous puissions scander,
Et du titre d'un vers, vous et moi, décider.

Thespis (1) est le premier qui sur un char rustique
De bourg en bourg, dit-on, promena dans l'Attique
La tragédie informe en naissant. Ses acteurs,
Représentant la pièce et chantant dans les chœurs,
Intéressaient pourtant à leur docte folie
Grotesquement vêtus et barbouillés de lie.
Eschyle (2) le suivit, qui d'un masque imposant,
De la robe à longs plis, du cothurne pesant,
D'un langage plus noble a doté Melpomène

(1) Né au bourg d'Icarie, près d'Athènes. Il florissait 540 ans avant J.-C. On cite les titres de quelques-unes de ses tragédies : *Le Combat de Pélias, les Prêtres, les Jeunes-Grecs, Penthée, Alceste.*

(2) Tragique grec, né à Eleusis, près d'Athènes, l'an 525 avant J.-C., mort vers 460. Des 97 pièces qu'il composa, il ne nous en reste que 7 : *Prométhée à l'attache, les Perses, les sept Chefs devant Thèbes, Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliantes.* Eschyle était père du fameux Cynégyre, qui, ayant eu les deux mains coupées en faisant des efforts pour arrêter un vaisseau ennemi, essaya, dit-on, de le retenir avec les dents (!).

Et dressé des tréteaux pour y placer la scène.
Parut la comédie antique. Ses débuts
Furent beaux, glorieux ; mais l'excès des abus
En fit de par la loi refréner l'insolence,
Et le chœur accepta la honte du silence(1),
De ces genres chacun fut par nous exploité,
Et de nos écrivains plusieurs ont mérité
De s'entendre en mes vers citer avec éloge
Pour avoir ennobli la prétexte et la toge(2)
Et des Grecs, nos aînés, délaissant les chemins,
Mis en scène les mœurs, les fastes des Romains.
Rome, dont la valeur a fixé la victoire,
Aux talents de l'esprit devrait autant de gloire
Si nos auteurs, toujours d'eux-mêmes moins contents,
Au travail de la lime accordaient plus de temps.
Un écrit trop hâtif et vierge de rature,
Que — comme polit l'ongle une œuvre de sculpture —
De patients efforts n'auront pas châtié,
Sera par vous de droit condamné sans pitié.

Parce que l'art est pauvre et riche le génie,
Si l'on en croit ce Grec(3) qui plaisamment dénie

(1) .... *quin etiam lex*
Poenaque lata, malo quae nollet carmine quemquam
Describi.

Épitre 1, livre 2, vers 152-154.

(2) La prétexte, vêtement des nobles, pour la tragédie; la toge, vêtement ordinaire du peuple, pour la comédie.

(3) Démocrite.

Aux poètes, pour peu qu'ils montrent de bon sens,
Que l'inspiration préside à leurs accents,
Voyez-les, barbe inculte, ongles longs, solitaires,
Du coiffeur Licinus[1] pratiques réfractaires,
Fuyant les bains, et tels qu'ellébore jamais
N'a de la fièvre en eux pu calmer les accès[2].
Combien dans l'art des vers je dois être inhabile,
Moi, qui chasse au printemps les vapeurs de ma bile!
N'était cela, Pisons, j'y pourrais exceller;
Mais j'y tiens peu vraiment et sais me consoler.
Si de mes propres mains je ne dois rien construire
De durable, de beau, je puis du moins instruire
Les autres et guider leur sublime penchant :
La pierre sans couper rend le fer plus tranchant[3].

(1) Créé sénateur par César à cause de la haine qu'il portait à Pompée. Il fut, dit-on, exclu du sénat par Auguste.

(2) Littéralement : l'ellébore des trois Anticyres. Il y avait trois villes de ce nom : une dans la Phocide, près du golfe de Corinthe; une en Thessalie, près du mont OEta, et une dans le pays de Locri-Ozolæ. Toutes trois produisaient de l'ellébore. De là le proverbe : *Naviget Anticyram.* (Satire 3, livre 2, vers 166.)

Suétone, dans la vie de Caligula, parle d'un prétorien qui, retiré dans une des Anticyres, par raison de santé, pria cet empereur de lui permettre d'y prolonger son séjour, et que celui-ci fit mettre à mort, *la saignée étant nécessaire à qui avait si longtemps usé d'ellébore sans éprouver de soulagement.*

Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.

Satire 3, livre 2, vers 83.

(3) Plutarque attribue cette comparaison à Isocrate.

Je leur dirai la source où puiser, la lecture
Qui doit de leur esprit former la nourriture ,
Quel devoir leur incombe , où l'art peut les mener,
Dans quels graves abus l'erreur peut entraîner,
A quel but on doit tendre et ce qu'il faut proscrire.

Apprenez à penser d'abord pour bien écrire.
Socrate([1]) dans cet art hâtera vos progrès,
Et d'eux-mêmes les mots arriveront après.
Sachez de quelle ardeur, de quelle idolâtrie
Il faut aimer son père et chérir sa patrie,
Ce qu'un hôte, un ami doit attendre de vous,
De l'amour fraternel combien les nœuds sont doux,
Les devoirs imposés au sénat, au prétoire,
Au général que Rome envoie à la victoire....
Et chacun parlera sa langue dans vos vers.
De la vie et des mœurs que les types divers,
Bien observés toujours, donnent à vos ouvrages
Ce cachet qui de tous commande les suffrages;
Un livre mal écrit mais fortement pensé,
Où le tableau des mœurs est savamment tracé,
Nous intéresse plus que ces vers sans idées ,
Sonnant creux, mais tombant en phrases bien scindées ([2]).

(1) .... *Socraticam et domum.*
Ode 29, livre 1, vers 14.

.... *quanquam Socraticis madet*
Sermonibus. Ode 21, livre 3, vers 9-10.

(2) Aristote.

Aux Grecs, qui, de la gloire uniquement épris,
De leurs constants efforts ne voulaient d'autre prix,
Les Dieux ont accordé l'heureux don du génie,
Une langue féconde en effets d'harmonie;
Mais les enfants de Rome apprennent à compter,
Voilà tout. D'Albinus([1]) le fils va supputer
De cinq onces alors que l'on en retire une
Ce qui reste. C'est là notre étude commune.
Quatre, répondra-t-il. Bien, jeune homme, très-bien :
Tu sais tout ce qu'il faut pour conserver ton bien.
J'ajoute une once à cinq, et j'ai? La demi-livre.
A ces calculs abjects quand un peuple se livre,
Que cette rouille impure en son sein n'a laissé
Que l'irritant désir de l'or, quel insensé
En attendrait des vers dignes dans sa pensée
De l'huile que le cèdre a de ses flancs versée,
Dignes que le cyprès les conserve après nous!

D'instruire ou de charmer le poète est jaloux,
S'il ne veut marier l'agréable à l'utile.
Quoi que vous m'enseigniez, que ce soit dans un style
Dont la concision m'aide à le percevoir
Et de le retenir me laisse le pouvoir;
Débordant comme l'eau, le trop-plein d'une phrase

(1) On a avancé sans preuve que ce personnage était un patricien connu pour se livrer à l'usure.

De l'esprit surchargé s'échappe et s'extravase.
Traitez-vous un sujet par vous-même inventé?
Donnez à vos portraits un air de vérité;
Même en vos fictions, n'allez pas vous permettre
D'offrir au spectateur ce qu'il ne peut admettre :
Un enfant frais et beau renaissant sous nos yeux
Des flancs d'une lamie(1) à la clarté des cieux.

Si le patricien ne veut rien que d'utile,
Le chevalier tolère un ouvrage futile(2),
Mais seul est applaudi d'une unanime voix
Celui qui sait instruire et charmer à la fois;
Son livre, du libraire augmentant la fortune,
Franchit d'un vol puissant l'empire de Neptune,
Se voit dans tout pays lu, relu, commenté,
Et passe radieux à la postérité.

Il est de ces écarts qu'il faut que l'on pardonne.
Un son toujours exact, quelle lyre le donne?
Quelle flèche toujours arrive au but prescrit?
Quand de mille beautés étincelle un écrit,

(1) Les lamies étaient des spectres, ayant une poitrine de femme terminée par un corps de serpent, qui attiraient les enfants pour les dévorer. On donnait aussi ce nom aux magiciennes. Lamie, fille de Neptune, dévorait tout ce qu'elle rencontrait; elle fut métamorphosée en chienne.

(2) Les Rhamnes, ou chevaliers, formaient une des trois tribus dans lesquelles Romulus répartit le peuple romain : les Rhamnes, les Tatiens et les Lucères.

Quelques défauts, produits de l'humaine faiblesse
Ou de l'inadvertance, ont-ils rien qui m'y blesse?
Non; mais à ce copiste, ignare ou maladroit,
Qui, vingt fois averti, se trompe au même endroit,
Quel pardon, s'il vous plaît, voulez-vous que j'accorde
Plus qu'au joueur de luth qui sur la même corde
Toujours à point nommé détonne et chante faux?
Un poème entaché de multiples défauts
Est l'œuvre d'un Chérile[1], où, riant, je souligne
Deux, trois bons vers au plus, moi, qui même m'indigne
(Bien qu'il faille au repos reconnaître ses droits)
Qu'Homère en ses écrits sommeille quelquefois.
Les vers et les tableaux sont de même nature :
Il est de ces objets que de près la peinture
Doit montrer pour atteindre à des effets prévus,
Et d'autres qui de loin demandent d'être vus;
Tel veut le jour, tel l'ombre, et tel d'abord doit plaire
Quand tel autre a besoin d'un examen sévère
Mais, revu plusieurs fois, est toujours mieux goûté.

(1) Mauvais poète qu'Alexandre de Macédoine récompensa magnifiquement pour de méchants vers à sa louange. Horace en parle encore dans son épître à Auguste, vers 232 et suivants :

Gratus Alexandro regi Magno fuit ille
Chaerilus. . . . etc.

Il y eut deux poètes de ce nom : le premier vivait vers la 75e olympiade; il était fort célèbre. On lui paya un statère d'or (7 francs) chaque vers d'un poème qu'il composa sur la victoire de Marathon, et l'on ordonna que ce poème serait lu en public avec l'Iliade.

Vous de qui la raison dans sa maturité,
Par la nature aidée, a su devancer l'âge,
Grâce aux conseils d'un père, ami prudent et sage,
Vous l'aîné des Pisons, retenez bien cela :
Sans être en éloquence un autre Messala (1),
Sans égaler Aulus (2) dans la magistrature,
On peut à côté d'eux faire bonne posture,
Mais, homme ou Dieu, personne encor n'a supporté
Dans des vers, quels qu'ils soient, de médiocrité.
C'est à qui les conspue, et jamais du portique
Les colonnes par eux n'allèchent la pratique (3).
Les vers, s'ils ne sont bons, sont mauvais; dans cet art
La médiocrité n'a place nulle part :
Comme, assis à ma table, un convive dédaigne
Et les acres parfums et le miel de Sardaigne
Où nagent des pavots (4), et les accords faussés,
D'un repas bien servi hors-d'œuvre déplacés,

(1) Messala Corvinus, dont Horace parle encore dans la 6me satire du 1er livre, vers 41 et 42 :

.... *Hoc tibi Paulus*
Et Messala videris?

et dans la 10me du même livre, vers 85 :

.. ..*te, Messala, tuo cum fratre*.....

(2) Aulus Cascellius.

(3) *Columnae*. C'est à ces piliers que les libraires affichaient les livres en vente.

(4) Le miel de Sardaigne, avec lequel on mêlait de la graine de pavot blanc rôtie, était très-amer. De là l'expression : rire sardonique.

Le lecteur dans les vers n'admet que le sublime
Et choir du premier rang c'est tomber dans l'abîme.
S'il ne veut du public essuyer les brocards
Celui-là n'ira point lutter au champ de Mars
Qui jamais du cerceau, de la paume, du disque
N'a fait l'apprentissage, et pourtant on se risque
A composer des vers sans y connaître rien[1]!
« Ne suis-je donc pas libre et noble, homme de bien
Payant le cens équestre[2], et.... l'honneur en personne? »
En fait de vers pourtant voilà comme on raisonne!
Vous saurez éviter ce travers, cher Pison,
Vous qui n'écrivez rien qu'improuve la raison.
Que si vous achevez jamais quelque poëme,
Consultez Métius[3], votre père et... moi-même;

(1) *Navem agere . . . . etc.*

ÉPITRE 1, LIVRE 2, VERS 114-117.

Celui-là n'ira pas manœuvrer sur les eaux
Qui jamais n'apprit l'art de guider les vaisseaux;
Nul s'il n'est médecin ne risque une ordonnance;
Lapidaires, maçons, barbiers, gens de finance,
Chacun fait sous le ciel le métier qu'il apprit;
Mais savants, ignorants, aux travaux de l'esprit
Nul qui ne soit habile et n'aspire quand même
A signer de son nom pour le moins un poëme.

(2) Il fallait, du temps d'Horace, posséder 400,000 sesterces (79,500 francs) pour être admissible dans l'ordre des Chevaliers.

Sed quadringentis, sex, septem millia desunt
Plebs eris.

ÉPITRE 1, LIVRE 1, VERS 57 et 58.

(3) Spurius Metius Tarpa, critique célèbre, l'un des cinq juges établis par Auguste pour examiner les productions littéraires avant qu'elles fussent déposées dans la bibliothèque du Mont Palatin.

Gardez qu'avant neuf ans il ne prenne l'essor (1) :
On revoit ses écrits tant qu'on les tient encor,
Mais, une fois aux mains du lecteur implacable,
Le sort en a jeté l'arrêt irrévocable (2).

Poète saint, Orphée, interprète des Dieux,
Détourna les mortels de meurtres odieux,
Leur montrant loin des bois une autre nourriture
Que la chair et le sang, leur première pâture;
De là ces bruits fameux acceptés autrefois
De tigres, de lions, amollis à sa voix;
Amphion fonde Thèbe (3), et chacun de redire
Que les rocs, se mouvant aux accords de sa lyre,
Son appel entendu, d'eux-mêmes arrivaient
« Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient. »
Poète, telle fut autrefois ta puissance
Que l'on te vit des mœurs réprimer la licence,

Horace en parle encore dans la 10me satire du 1er livre, vers 38 : *judice Tarpa.*

(1) L'aîné des fils de Lucius Pison avait de 17 à 18 ans.

(2) *Et semel emissum volat irrevocabile verbum.*

ÉPITRE 18, LIVRE 1, VERS 71.

Non erit emisso reditus tibi.

ÉPITRE 20, LIVRE 1, V. 6

(3) Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, n'a pas fondé Thèbes, mais il a entouré de murailles cette ville, que Cadmus avait bâtie plus de 1400 ans avant Jésus-Christ, et il y a construit une citadelle.

Movit Amphion lapides canendo.

ODE 11, LIVRE 3, VERS 2.

Sanctifier l'hymen ; dans l'intérêt commun
Fixer les droits de tous et les droits de chacun,
Proscrire ces amours que la raison condamne,
Avec soin du sacré séparer le profane,
Construire des remparts, et graver sur le bois
L'éternel monument du livre de nos lois.
De ce premier des arts telle fut l'origine.
Tous deux chers à Phébus et chers à Mnémosyne,
Vinrent Homère ensuite et Tyrtée — excitant
Dans les plaines de Mars l'ardeur du combattant. —
C'est en vers que des mœurs s'enseigna la pratique,
En vers que s'exprima toute voix prophétique;
C'est en vers que des rois se brigue la faveur,
En vers que le théâtre, après un dur labeur,
Nous apporte un repos devenu nécessaire.
Que le poète donc soit en droit de vous plaire,
Et vous-même avec lui, dans le double vallon,
Cultivez sans rougir le laurier d'Apollon.

Mais lequel préférer de l'art, de la nature,
Me demandera-t-on? Le talent sans culture,
Le travail sans talent ne peuvent rien; toujours
Ils doivent se prêter un mutuel secours.
L'athlète qui chez nous veut un prix à la course
S'est exercé longtemps, a des glaces de l'ourse
Et des feux du cancer bien des fois supporté
Dès ses plus jeunes ans toute l'intensité,

De l'amour et du vin s'est interdit l'ivresse ;
Dans les jeux pythiens, importés de la Grèce,
Celui qui de la flûte ose briguer le prix
N'a-t-il pas travaillé longtemps, longtemps appris ?
Et pour être poète il suffirait de dire :
« Dans tout ce que je fais Apollon seul m'inspire !
» A moi la palme ! honte à qui ne suit mes pas (1) !
» A cette abjection je ne descendrai pas
» De souffrir qu'un docteur s'en vienne me reprendre
» Dans un art que pourtant j'ai négligé d'apprendre ! »

Comme on voit un huissier par ses cris incessants
Devant les magasins rassembler les passants,
Riche en argent coursable, en biens fonds, un poète
Toujours à l'entourer trouve une foule prête,
Une foule âpre au gain ; mais s'il donne à dîner,
Si par lui l'indigent se fait cautionner,
S'il a mis fin pour vous à des procès sordides,
Je laisse à décider à des gens plus candides
S'il est la dupe ou non d'un éloge menteur
Et s'il sait de l'ami discerner le flatteur.
Quand quelqu'un d'un bienfait qui le comble d'ivresse,
Pison, reçut de vous le don ou la promesse,

(1) Littéralement : *que la gale soit pour le dernier,* expression proverbiale intraduisible en français. Tout ce passage est encore une réminiscence de la 1re épître du second livre, vers 114-117 : *Navem agere, etc.*

N'allez pas présenter vos écrits à ses yeux.
Bravo, s'écrira-t-il, divin, délicieux!
Vos vers le font pâmer, des pleurs mouillent sa joue;
Il trépigne de joie et sans cesse vous loue.
Mieux qu'un approbateur sincère, le flatteur
Sait brûler des parfums sous le nez d'un auteur;
Ainsi dans les convois ces larmes que l'on paie
Feignent une douleur plus forte que la vraie.
Les riches et les grands, pour expérimenter
Sur quelque favori s'ils ont droit de compter,
Le font boire à l'excès, afin que le délire
Dans son cœur mis à jour leur permette de lire :
Distinguez aussi, vous, vos vrais admirateurs
De ce peuple-renard de plats adulateurs.
Quand à Quintilius [1] on lisait un ouvrage,
Revoyez, disait-il, retouchez ce passage.
— En vain deux ou trois fois je m'y suis efforcé. —
Efforcez-vous encor; plus calme et moins pressé,
Remettez de nouveau votre œuvre sur l'enclume;
Travaillez. — Cela dit, il avait la coutume,
Quand, la faute indiquée, il vous voyait songer
A défendre l'écrit plus qu'à le corriger,
De vous tourner le dos, vous laissant à vous-même
Le soin de vous louer, Narcisse pâle et blême.

(1) Quintilius Varus, de Crémone, parent de Virgile. Il en est parlé dans les odes : *Nullam, Vare*.... et *Quis desiderio*.... Il était mort depuis longtemps lorsqu'Horace écrivit ces vers.

Un véritable ami, critique instruit et sûr[1],
Là, souligne un vers plat, là, reprend un vers dur,
Là, vous en signale un d'une extrême faiblesse;
Un mot à double sens dans celui-ci le blesse,
Il blâme celui-là pour défaut de clarté,
Cet autre à son avis est trop ornementé;
Pour vous en Aristarque[2] inflexible il s'érige

(1) Voir la 2me épître du second livre, vers 109-125 :

At qui legitimum cupiet fecisse poema. . . . etc.

Tel qui veut arriver à parfaire un poème
Devient en l'écrivant son critique lui-même,
S'indique ses défauts, les juge avec rigueur,
Biffe tout mot douteux, trivial, sans vigueur,
Bien que ce mot résiste et se cabre indocile
Retranché dans le vers comme dans un asile;
Sait à des mots vieillis, tombant de vétusté,
Donner à force d'art un air de nouveauté [*],
En frapper de récents adoptés par l'usage.
Comme un fleuve abondant qui marque son passage
En fécondant un sol stérile jusqu'alors,
D'une langue opulente il épand les trésors.
Point de détails oiseux qu'aussitôt il n'efface ;
Là, d'un vers raboteux il polit la surface,
Celui-ci disparaît qu'il n'osait avouer. . . .
Et lorsqu'il se fatigue il semble se jouer,
Comme cet histrion, qui danse la satyre
Ou la cyclope [**], rit en souffrant le martyre.

(2) Critique et grammairien, né dans la Samothrace, vers l'an 160 avant J.-C., mort l'an 78. Il est célèbre par ses travaux sur Homère, sur Pindare, sur Aratus. . . . etc.

[*] . . . . *notum si callida verbum*
Reddiderit junctura novum. etc.
Épitre aux Pisons, vers 47, etc.

[**] *Pastorem saltaret uti cyclopa rogabat:*
Satire 5, livre 1, vers 63.

Et, marquant d'une croix ce qu'il faut qu'on corrige[1],
Il n'affecte jamais de faire peu de cas
De ces riens si féconds en tristes résultats
Que des règles du goût un auteur qui dévie,
Ridicule une fois, l'est pour toute sa vie.

Comme on évite un fou par la fièvre exalté[2],
De gale ou de jaunisse un malade affecté,
Un esprit sage évite un poète en furie
Que de ses quolibets la marmaille injurie.
Que si, le nez au vent, comme cet oiseleur
Qui va guettant un merle, il tombe par malheur
Au fond de quelque trou, criant : miséricorde!
N'allez pas lui jeter, vous dirai-je, une corde.
Qui vous donne le droit d'oser le secourir?
Un poète à son gré ne peut-il pas mourir? —
Empédocle[3] jadis, victime volontaire,
De l'Etna bouillonnant s'entrouvrit le cratère

Villoison a donné dans son édition de l'Iliade les corrections d'Aristarque.

(1) *Saepe stylum vertas*...............

SATIRE 10, LIVRE 1, VERS 72.

(2) La folie était réputée contagieuse.

(3) Célèbre philosophe d'Agrigente, disciple de Pythagore, selon les uns, et de Parménides, selon les autres. Il florissait vers l'an 444 avant J.-C. Il avait écrit l'expédition de Xerxès et composé sur la *Nature et les principes des choses* un poème si beau qu'on le lut publiquement aux jeux olympiques. Il publia aussi un poème intitulé : *les Purgations*. Sa mort est racontée de diverses manières.

De sang-froid, par amour de la célébrité,
Afin qu'au rang des Dieux on nous le dît monté! —
Laissez-le, croyez-moi, contenter son envie :
Ce serait le tuer que le rendre à la vie.
Puis, une fois sorti de ce pressant danger,
Pensez-vous bonnement qu'il soit homme à changer,
A renoncer, épris d'une longue mémoire,
A l'attrait d'une mort dont il attend sa gloire?
Et l'on ne comprend pas d'où cet instinct pervers,
Ce frénétique amour, cette fièvre des vers.
Quel crime a-t-il commis dont rien ne peut l'absoudre?
A-t-il souillé des lieux consacrés par la foudre (1),
Profané les tombeaux où dorment ses aïeux?
Il délire, tremblez! déjà l'ours furieux,
Rompt sa chaîne. Savants, ignorants sont en fuite.
Vous permettent les Dieux d'esquiver sa poursuite,
Car s'il peut vous saisir c'en est fait de vos jours!
Il s'élance, il bondit, et partout et toujours
Vous persécute avec une rage incroyable;
Il se caresse à vous, sangsue impitoyable,
Et ne vous laisse enfin, épuisé, pâlissant,
Que lorsqu'il s'est repu, gorgé de votre sang.

(1) On élevait à la place où la foudre était tombée un autel expiatoire sur lequel on immolait des brebis *(bidentes)*. De là bidental désignant le lieu ou l'individu frappé par la foudre.

A AUGUSTE[1].

De tant et de si grands intérêts quand tu portes,
Seul, le poids sans fléchir, César! quand tes cohortes
Protégent cet empire où renaissent par toi
L'austérité des mœurs, le respect de la loi,
J'aurais trop à rougir si ma voix téméraire
De tels soins bien longtemps prétendait te distraire(²).

Bacchus et Romulus et Pollux et Castor,
Avant que vers le ciel ils prissent leur essor,

(1) Cette épître fut composée l'an 9 avant J.-C.
(2) .... *Nisi dextro tempore, Flacci*
Verba per attentam non ibunt Caesaris aurem,
SATIRE 1, LIVRE 2, VERS 18-19.

Nous avaient délivrés de guerres infinies,
Avaient borné le sol, fondé des colonies
Et bâti de leurs mains des remparts florissants
Sans rencontrer jamais de cœurs reconnaissants;
Le héros qui dompta l'hydre, le fils d'Alcmène,
Dont l'éclat rejaillit sur la nature humaine,
Qui, triomphant du sort ensemble et de Junon,
A d'immenses travaux sut attacher son nom,
Éprouva que la mort seule apaise l'envie,
Que nul, si grand qu'il soit, ne l'est pendant sa vie,
Et que la gloire enfin, ce sublime flambeau,
N'éclaire jamais bien qu'au-delà du tombeau (1).
Toi seul, de ton vivant, nous vois, comblé d'hommages,
Prendre à témoin ton nom, jurer par tes images;
Toi seul entends redire à tous, ô Dieu mortel,
Que le monde n'a vu, ne verra rien de tel (2).

Mais ce peuple, en un point et si sage et si juste,
Pour qui toute splendeur pâlit devant Auguste,
Sur maint autre souvent sottement entêté,
S'obstine à n'admirer rien que l'antiquité,
Pense qu'au Mont Albain les neuf sœurs elles-mêmes
Ont de nos décemvirs écrit les lois suprêmes,

(1) *Virtutem incolumen odimus,*
Sublatam ex oculis quaerimus invidi.
ODE 24, LIVRE 3, VERS 31-32.

(2) .... *O, qua sol habitabiles*
Illustrat oras, maxime principum!
ODE 14, LIVRE 4, VERS 5-6.

Inspiré ces traités, garants de nouveaux droits,
Qu'aux Sabins, leurs rivaux, dictaient nos premiers rois,
Et gravé sur l'airain de nos tables antiques
Des destins dévoilés les arrêts prophétiques.

Si, parce que des Grecs les écrits les plus vieux
Sont, il faut l'avouer, ce qu'ils ont fait de mieux,
Nous devons tout peser à la même balance,
Force nous sera bien de garder le silence :
Il n'est rien à répondre à pareil argument ;
Nous avons de la gloire à revendre vraiment.
Les peintres, les chanteurs, les athlètes de Rome
Feront oublier ceux que la Grèce renomme....

Mais si, comme à nos vins, c'est l'âge qui transmet
Aux livres ce parfum que prise le gourmet,
Je voudrais bien savoir à quel âge un poème
De sa maturité touche le point suprême,
Depuis cent ans enfin si l'auteur enterré
Est vieux (par conséquent digne d'être admiré)
Ou jeune (c'est-à-dire imparfait, misérable)?
Admettons qu'à cent ans il soit vieux (admirable),
S'il ne s'en faut pour lui que d'un an, que d'un mois,
A l'admiration conserve-t-il ses droits?
— Sans doute. — Eh! bien, alors, ainsi que l'on dérobe
Au cheval, poil à poil, tout entière sa robe,

J'ôte un an, puis un an, tant qu'il n'en reste aucun
A celui qui ne voit au-dessus du commun
Et (passe-moi le mot) digne de sa colère,
En fait d'œuvres d'esprit, qu'un livre séculaire.

Ennius (1), à la fois philosophe et guerrier,
Qui d'Homère, dit-on, partage le laurier,
S'enquit peu, selon moi, de savoir si ses songes
Étaient ou n'étaient pas un tissu de mensonges,
Et faisait dans le fond sans doute bon marché
De tout ce qu'avant lui Pythagore a prêché (2).

(1) Ennius prétendait que son âme avait habité successivement le corps de Pythagore, celui d'Euphorbe et celui d'Homère : « Il m'a semblé, dit-il dans le premier livre de ses Annales, qu'Homère m'est apparu en songe et qu'il m'a dit : je me souviens qu'il y a à peu près sept cents ans que je suis devenu paon. »

Lunai portum est operae, cognoscere, cives;
Cor jubet hoc Enni, postquam destertuit esse
Meonides Quintus, pavone ex Pythagoreo.

PERSE, SATIRE 6, VERS 9-11.

(2) Horace parle encore de Pythagore

1° dans l'ode 28 du 1er livre, vers 9-11 :

.... *Habentque*
Tartara Panthoiden, iterum Orco
Demissum....

2° dans l'épode 13, vers 21 :

Nec te Pythagorae fallant arcana, renati....

Renati, parce qu'il prétendait se souvenir d'avoir été Euphorbe, fils de Panthacus, et d'avoir assisté au siége de Troie.

Nul ne lit Névius[1], mais c'est à qui l'estime,
Tant, lorsqu'elle a vieilli, la gloire est légitime!
Des poëtes qui doit tenir le premier rang?
Comme homme du métier Pacuvius[2] est grand,
Accius est sublime, Afranius[3] hérite
Du talent de Ménandre[4] et l'égale en mérite;
Pour la verve, l'entrain et la vivacité
Plaute comme Epicharme[5] à bon droit est vanté;
Cécile en profondeur les surpasse, et Térence[6]
Pour la conduite et l'art obtient la préférence.

(1) Cnéius Névius, poëte héroïque et comique, mort en exil à Utique, 202 ans avant J.-C.

(2) Marcus Pacuvius, poëte tragique, fils d'une sœur d'Ennius, naquit à Brindes, 154 ans avant J.-C. et mourut à Tarente, âgé de plus de 90 ans. Aulu-Gelle nous a conservé son épitaphe composée par lui-même.

(3) Poëte comique latin, dont il ne reste que quelques fragments réunis dans le *Corpus poetarum*, vivait 100 ans environ avant J.-C.

(4) Poëte comique, né à Céphisia, près d'Athènes, l'an 342 avant J.-C.; mort l'an 290. Il ne reste de lui que des fragments publiés par Leclerc (Amsterdam, 1709) et Aug. Meineke (Berlin, 1823), qui ont été traduits par Mr Raoul Rochette, dans son Théâtre des Grecs. En 1827, Mr Mai a publié à Rome de nouveaux fragments de Ménandre, récemment découverts.

(5) Poëte et philosophe pythagoricien. Il passe pour l'inventeur de la comédie sicilienne. Il naquit dans l'île de Cos, se fixa fort jeune à Syracuse, et florissait sous Hiéron Ier, vers l'an 450 avant J.-C. Aristote assure qu'on lui doit deux des lettres de l'alphabet grec, le Φ et le X. Il ne nous reste rien de ses ouvrages.

(6) P. Terentius Afer, poëte comique latin, né en Afrique, probablement à Carthage, vers l'an 193 avant J.-C. Il fut l'ami de Scipion Émilien et de Lélius. On a de Térence six comédies : *l'Andrienne, l'Hécyre ou la belle-mère, l'Héautontimoruménos ou le bourreau de lui-même, le Phormion, l'Eunuque, les Adelphes.*

Voilà les vrais auteurs, les auteurs en crédit,
Ceux qu'on apprend par cœur et que Rome applaudit
Depuis Andronicus [1], le chantre de nos pères,
Jusqu'aux jours que César nous a faits si prospères.

Le peuple juge bien, mais juge mal aussi :
Mal, quand rien à ses yeux n'égale en ce temps-ci
Les écrits des anciens dont son esprit s'engoue;
Bien, quand, pour tempérer leur éloge, il avoue
Qu'il les trouve parfois un peu bien surannés,
D'agrément dépourvus, durs, assez mal tournés;
C'est juger comme d'eux je jugerais moi-même
Et jugerait des Dieux le monarque suprême.
Non que je blâme en tout et veuille anéantir
Les vers d'Andronicus, — bien qu'à ne point mentir
D'Orbilius [2] souvent la férule irritée
Ajoutât peu pour moi de charme à leur dictée —;
Mais qu'on les trouve beaux, accomplis de tout point,
C'est là ce qui me passe et que je n'admets point.

(1) Livius Andronicus, le plus ancien des poètes comiques latins connus, florissait vers l'an 240 avant J.-C. Il jouait lui-même dans ses pièces, dont la première parut un an après la première guerre punique. Il ne nous reste de lui que quelques vers publiés dans le *Corpus poetarum*.

(2) Orbilius Pupillus, de Bénévent, ancien soldat devenu maître d'école, à qui probablement Horace a fait allusion dans la 20me épître du livre 1er, et qui vint s'établir à Rome, à l'âge de cinquante ans, sous le consulat de Cicéron.

Est-ce que par hazard un trait brillant qu'on aime,
Un ou deux vers heureux, sauveraient un poème!
Je m'indigne de voir un ouvrage proscrit
Non parce qu'il est lourd, sans élégance écrit,
Mais parce que d'hier j'y lis le millésime,
Tandis que les anciens ont droit à toute estime.
Sur les tapis de fleurs où je le vois marcher
Si je doute qu'Atta (1) puisse aller sans clocher,
Aux yeux de nos vieillards quels reproches j'affronte!
Cet homme, diront-ils, a donc bu toute honte?
Attaquer, critiquer ces chefs-d'œuvre applaudis
Qu'Ésope (2) et Roscius (3) représentaient jadis!
Car telle est des vieillards l'incurable faiblesse
Que toute nouveauté les irrite et les blesse,
Qu'à de plus jeunes qu'eux ils ne peuvent céder,
Que leur orgueil jamais ne nous veut accorder
D'un légitime oubli que l'heure soit venue
Pour des vers qui berçaient leur enfance ingénue,
Et que plus rien enfin n'a de prix à leur sens
Que ce qui leur plaisait dès leurs plus jeunes ans.

Tel qui, dans son orgueil, croit connaître et nous vante
De l'hymne de Saliens la facture savante

(1) Titus Quinctius, poète comique, mort de 7 à 9 avant J.-C., fut ainsi surnommé parce qu'il était boiteux. Horace ne dédaignait pas le calembour.

(2) Ésope, acteur tragique, ami de Cicéron, mourut 54 ans avant J.-C.

(3) Roscius, acteur comique, aussi ami de Cicéron, mourut 40 ans avant J.-C.

Que nul, à dire vrai, de nos jours ne comprend,
Pour ceux qui ne sont plus montre un respect moins grand
Qu'il ne cache de haine et d'hypocrite envie
Pour nous qui, grâce aux Dieux, sommes encore en vie.
Si les Grecs, en ce point imitant nos excès,
A toute œuvre nouvelle avaient fait le procès,
Quel ouvrage aujourd'hui serait vieux, quel ouvrage
Citer qui du public méritât le suffrage,
Et qui, relu cent fois et cent fois consulté,
S'effaçât sous les doigts, nuit et jour feuilleté?

Quand, laissant des combats les palmes immortelles,
La Grèce s'occupa de graves bagatelles,
Quand le charme énervant de la prospérité
Eut de ses vieilles mœurs corrigé l'âpreté,
On la vit tour-à-tour se montrer idolâtre
Des merveilles du cirque et des jeux du théâtre,
Combler de ses honneurs l'artiste souverain
Qui travaillait le marbre ou l'ivoire ou l'airain,
Exalter et le peintre et le joueur de flûte,
Comme, en ses goûts changeants de minute en minute,
Sous l'œil de sa nourrice un enfant, sans sujet,
Demande tour à tour, aime et brise un objet.
Rien de stable pour nous: tout passe et tout s'oublie.

Voilà quel fut le fruit de la paix rétablie.

Les Romains d'autrefois dès le lever du jour
Ouvraient à leurs clients leur modeste séjour,
Écoutaient des vieillards les avis salutaires,
Aux jeunes enseignaient par des leçons austères
A bien placer leurs fonds, à grossir leur trésor,
De leur fougueux désirs à modérer l'essor....
Mais de ces temps grossiers que le nôtre diffère !
Écrire, c'est de tous la principale affaire;
Nul de nous qui se soit garé de ce travers :
Jeunes gens et vieillards soupent et font des vers !
Moi-même, je me prends à mentir mieux qu'un Parthe
Quand du sentier battu je dis que je m'écarte
Et jure mes grands Dieux de n'écrire jamais,
Car, en vain je le crois, en vain je le promets,
A peine des grands monts l'aube a blanchi les faîtes,
Qu'il me faut mon papier, ma plume, mes tablettes (1).
Celui-là n'ira pas manœuvrer sur les eaux
Qui jamais n'apprit l'art de guider les vaisseaux;
Nul s'il n'est médecin ne risque une ordonnance;
Lapidaires, maçons, barbiers, gens de finance,
Chacun fait sous le ciel le métier qu'il apprit;
Mais, savants, ignorants, aux travaux de l'esprit

(1) *Dives, inops, Romae, seu fors ita jusserit, exul,*
Quisquis erit vitae, scribam, color.

SATIRE 1, LIVRE 2, VERS 59-60.

.... *Ubi quid datur oti*
Illudo chartis.

SATIRE 4, LIVRE 1, VERS 138-139

Nul qui ne soit habile, et n'aspire quand même
A signer de son nom pour le moins un poème(1).

Le poète pourtant a plus d'un beau côté :
D'avarice sordide il n'est pas hébété,
Et, s'il aime les vers, il n'aime qu'eux au monde;
D'esclave, il n'en a point, et le sort, il le fronde;
Un incendie éclate, il s'en moque; à tromper
Un ami craignez peu qu'il aille s'occuper;
Des incidents fortuits dont la vie est semée
Son âme en aucun temps ne se montre alarmée;
Il respecte les droits d'un pupille, et du pain,
Des légumes communs, suffisent à sa faim.
Bien que mauvais soldat, nous en pouvons attendre
Ces services qu'aux grands les petits savent rendre :
Il enseigne à l'enfance à bégayer des mots,
Lui fait fermer l'oreille aux obscènes propos,
L'instruit à la vertu; dès l'aube de la vie
Corrige en lui l'aigreur, la colère, l'envie;
Soutient le malheureux, et lègue à l'avenir
Des grandes actions l'immortel souvenir.
Et nos adolescents, et nos vierges pudiques,
Qui sans lui de nos Dieux leur dirait ces cantiques
Où le chœur, de l'Olympe appelant les bontés,
Détourne les périls et les adversités;

(1) *Ludere qui nescit,.......... etc.*

ÉPITRE AUX PISONS, VERS 379 ET S.

Appelle sur nos champs la pluie, et rend au monde
Avec la douce paix une moisson féconde?
Et les Dieux qui d'en haut régissent l'univers
Et ceux de l'Achéron sont fléchis par les vers.

Nos rustiques aïeux, quand venait une fête,
Forts et contents de peu, aimaient, la moisson faite,
A jouir d'un repos dont l'espoir bienfaisant
Leur rendait du travail le fardeau moins pesant.
En famille ils offraient une laie à la terre
Du laitage à Sylvain, puis un vin salutaire
Et des fleurs au génie à nos pas attentif
Qui sait combien des ans le cours est fugitif[1].
Les hymnes fescennins[2] ainsi prirent naissance.
Leurs vers alternatifs avaient pleine licence
Et même l'on riait de leur grossièreté.
C'était un jeu terrible, et, son impunité
Enhardissant sa rage, une loi fut lancée[3]
Pour réprimer, punir cette audace insensée

(1) *Scit genius, natale comes qui temperat astrum,*
Naturae deus humanae, mortalis in unum.
Quodque caput.

Épitre 2, livre 2, vers 187-188.

(2) Ou saturniens, ainsi nommés et parce qu'ils furent inventés à Fescennie, en Toscane, et à cause de leur ancienneté.

(3) ......*Sed in vitium libertas excidit, et vim*
Dignam lege regi : lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit.........

Épitre aux Pisons, vers 282-284.

Qui s'attaquait aux noms les plus beaux, les plus grands.
Ainsi fut mis un terme à des abus flagrants,
Et la peur du bâton contraignit les poètes
A choisir pour leurs vers des sujets plus honnêtes.

La Grèce subjuguée a vaincu ses vainqueurs.
Ses arts du Latium policèrent les mœurs.
Le vers saturnien, grossier, rude et cynique,
S'amollit au contact de la muse hellénique,
Sans pourtant disparaître ou changer à ce point
Que sa rusticité ne s'y retrouvât point.
Ce ne fut que bien tard, Carthage enfin punie,
Qu'aux travaux de l'esprit appliquant son génie
Le Romain lut Eschyle et Sophocle [1] et Thespis,
S'occupa dans sa langue à rendre leurs écrits.
Naturellement fier, courageux, magnanime,
Il ose avec bonheur, il comprend le sublime,
Mais sa chère paresse a pour lui tant d'appas,
Qu'à polir ses écrits il ne descendra pas.

L'art comique, esquissant nos mœurs, nos habitudes,
Demande, à ce qu'on croit, moins de soins et d'études,

(1) Poète tragique grec, né à Colone, près d'Athènes, 495 ans avant J.-C., mort l'an 408. Il composa 120 tragédies, outre quelques élégies et quelques hymnes à Apollon. Il ne nous reste de lui que sept tragédies : *Ajax Mastigophore* (qui porte le fouet), *Électre*, *OEdipe-Roi*, *Antigone*, *OEdipe de Colone*, *les Trachiniennes* et *Philoctète*.

Mais il est d'autant plus difficile à traiter
Que sur moins d'indulgence il a droit de compter.
Est-il donc si parfait ce Plaute qu'on nous vante,
Sait-il d'une façon si sûre et si savante
Peindre un marchand fripon, un jeune homme amoureux,
Un bon père? Et Dossène[1] est-il bien plus heureux,
Plus parfait? Compte-t-il autant de réussites
Que d'exhibitions de ses vieux parasites?
Voyez combien son style est fade, rebutant;
Mais dès que l'argent vient il est toujours content,
Et s'inquiète peu, sa bourse une fois faite,
Que la foule qui sort soit ou non satisfaite.

De l'amour de la gloire un poète excité
Se meurt, à tous les vents de la scène emporté,
Si le public s'obstine en son indifférence,
Et rayonne d'orgueil, de joie et d'espérance
S'il le voit écouter, calme, silencieux;
Un rien l'abat, un rien le relève à ses yeux.
Quel tourment! Peste soit des palmes de la scène
S'il les faut acheter au prix de tant de peine,
Si revers et succès décident à ce point
Ici de ma maigreur, là de mon embonpoint!

Et que n'est-ce donc pas quand la foule en furie,
Jetant d'en haut l'insulte à qui la contrarie

(1) Dossène ou Dossenne *(Dossennus)*, poète comique en renom.

Et prête à dévorer chevaliers, sénateurs,
Réclame à cris aigus des ours et des lutteurs,
Tant son nombre enhardit cette plèbe stupide!
C'est à glacer d'effroi jusqu'au plus intrépide.
Mais que dis-je? Déjà tout aux plaisirs des yeux
Et de ceux de l'esprit à peine soucieux,
Sénateurs, chevaliers, à l'instar du vulgaire,
S'amusent à ces jeux, image de la guerre,
Où, quatre heures et plus, cavaliers, fantassins,
Rois vaincus, enchaînés, défilent par essaims
Avec leurs chariots, leurs fourgons, leurs galères,
Promenant au milieu des bravos populaires
Des villes en ivoire et l'immense butin
Que le Grec asservi cède au pays latin.
Oh! comme de bon cœur, s'il revenait au monde,
Démocrite[1] rirait de voir — spectacle immonde —
Ici quelque girafe et là quelque éléphant
Idolâtrés d'un peuple en cent lieux triomphant!
Oui, bien plus que les jeux, c'est ce peuple lui-même,
Ce peuple indéchiffrable et curieux problème,
Qu'il voudrait observer, croyant voir les acteurs
Parmi des ânes sourds chercher leurs auditeurs.

(1) Philosophe grec, élève de Leucippe, riait sans cesse des folies humaines. Il naquit à Abdère vers l'an 470 ou 490 avant J.-C., et vécut, dit-on, 109 ans.

G. Plouquet a écrit, en 1767 : *De placitis Democriti* (Tubingue), et Mullach a recueilli, en 1843, les Fragments de Démocrite (Berlin).

Du théâtre en effet quel si puissant organe
Dominerait le bruit? Des forêts du Gargane,
De la mer en courroux les longs mugissements
Ne seraient rien au prix des applaudissements
Que prodigue ce peuple au luxe du costume.
Écoutons-le. L'acteur a parlé, je présume?
— Non. — Qu'applaudit alors ce peuple de valets?
— Sa tunique de laine aux reflets violets
Qui des murs de Tarente [1] arrive en droite ligne.

Et si je me permets cette phrase maligne
Ce n'est pas qu'en autrui je m'impose la loi
De blâmer par calcul ce qu'il fait mieux que moi;
Non, ce poète là sur la corde tendue
Pourrait du cirque entier parcourir l'étendue
Qui, comme un nécroman fait surgir à la fois
Cent sujets, spectres vains qu'il évoque à son choix,
Fascine, exalte, apaise, et transporte la scène
Tout à l'heure dans Thèbe, à présent dans Athène.

(1) Ville d'Italie dans la province d'Otrante. Elle a donné son nom à la tarentulle, qui y est fort commune.

Saltus et saturi petito longinqua Tarenti.

VIRGILE, GEORGIQUES, LIVRE 2, VERS 197.

Dicas adductum propius frondere Tarentum.

ÉPITRE 16, LIVRE 1, VERS 11.

Ab Jove Neptunoque sacri custode Tarenti.

ODE 28, LIVRE 1, VERS 29.

Aut lacedaemonium Tarentum.

ODE 5, LIVRE 3, VERS 56.

Et *passim*.

Qu'il ait aussi des droits à tes soins protecteurs
Celui qui pour public n'a rien que des lecteurs
Et n'ose du théâtre affronter les tempêtes,
Si tu veux stimuler la verve des poètes
Et remplir dignement ce dépôt immortel
Où Phébus-Apollon a par toi son autel [1].

Souvent, et j'en appelle à mes propres poèmes,
Nous sommes, nous auteurs, nos ennemis nous-mêmes,
Soit que nous présentions nos chefs-d'œuvre nouveaux
A César surchargé du poids de ses travaux,
Qu'au plus petit conseil notre orgueil se récrie,
Que nous nous relisions sans que l'on nous en prie,
Que nous fassions la guerre à qui ne comprend pas
Tout ce que notre muse a de divins appas,
Qu'à cet espoir trompeur nous nous laissions séduire
De croire jusqu'à toi qu'elle puisse conduire,
Nous assurer par là ton appui, ton secours,
Grace à tes soins constants nous faire d'heureux jours,

(1) La bibliothèque grecque et latine fondée par Auguste dans le temple d'Apollon, sur le mont Palatin, et près de la demeure d'Auguste.

.... *et tangere vitet*
Scripta, Palatinus quaecumque recepit Apollo :

ÉPITRE 3, LIVRE 1, VERS 16-17.

.... *Adspice primum*
Quanto cum fastu, quanto molimine circum
Spectemus vacuam Romanis vatibus aedem.

ÉPITRE 2, LIVRE 2, VERS 92-94.

Et te forcer (pardonne à l'excès du délire)
De nous encourager aux travaux de la lyre.

A tout héraut pourtant ne peut être commis
Le soin de te montrer vainqueur des ennemis,
Et plus grand dans la paix encor que par la guerre (1).
Un tel soin n'attend pas un poète vulgaire.
Alexandre, il est vrai — bien que ce souverain
Veut-on laisser ses traits à la toile, à l'airain,
Par un édit formel établit en principe
Que nul n'aura ce droit qu'Apelle (2) et que Lysippe (3), —
Alexandre, dit-on, maître de l'univers,
De bons philippes d'or paya de mauvais vers
Par cela seul qu'écrits peut-être à sa louange.
Le fait pour être vrai n'en est pas moins étrange,

(1) Satire 2, livre 2, et *passim.*

(2) Peintre grec, disciple de Pamphyle, naquit à Cos, à Ephèse ou à Colophon. Il florissait vers 332 avant J.-C., et vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. Ses meilleurs tableaux étaient *Alexandre tonnant, Vénus Anadyomène* (sortant de la mer) et *Vénus endormie*. Auguste acheta des habitants de Cos la Vénus Anadyomène, qu'il fit placer à Rome dans le temple de César.

(3) Statuaire grec, né à Sicyone, florissait vers 350 avant J.-C. Ses ouvrages les plus connus étaient une statue de Socrate, une statue de l'Occasion, un Hercule, qu'on voyait encore à Constantinople au commencement du 13e siècle, et, s'il faut en croire Winckelmann, le Laocoon.

Horace ne parle pas de Pyrgotèle, graveur en pierres fines, qui partagea avec Apelles et Lysippe l'honneur de pouvoir reproduire les traits d'Alexandre. On a quelques pierres qui portent son nom.

Car, comme en touchant l'encre on se noircit les doigts,
De sots accords souvent gâtent de beaux exploits.
Serait-ce, entre nous dit, que ce même Alexandre,
A la beauté des vers ne pouvant rien comprendre,
En jugeait — lui pourtant si bon juge en fait d'art —
Comme un Béotien, si ce n'est au hasard?

Virgile et Varius, si dignes de mémoire
Qu'à les récompenser Auguste met sa gloire,
Ne déshonorent pas ses bienfaits généreux:
L'avenir comme toi s'exprimera sur eux,
Et leur nom restera fameux sur cette terre,
Car pour peindre un héros, ses mœurs, son caractère,
L'un comme l'autre a su par un art souverain
Rivaliser le marbre et défier l'airain.
Moi-même, si la force égalait mon audace,
Laissant mes petits vers pour voler sur leur trace,
De quelle ardeur, César, ma voix, ma faible voix
A l'univers entier redirait tes exploits,
Ces vastes régions à la fin mieux connues,
Et ces monts et ces forts escaladant les nues,
Les barbares vaincus et leurs rois mis aux fers,
La terre respirant des maux longtemps soufferts,
Et la paix qui renaît à la voix d'un grand homme,
Et le Parthe à genoux, toi régnant, devant Rome!
Mais un pareil sujet, si je l'osais tenter,

Serait un faix pour moi trop lourd à supporter (1).
Du soin de ta grandeur la terre est occupée,
Et, quand pour la redire il faut une épopée,
Devant un tel sujet je m'incline impuissant.
Le zèle maladroit d'un cœur reconnaissant,
Surtout si c'est en vers que ce zèle s'exprime,
Atteint au ridicule en visant au sublime,
Et moins facilement se grave dans l'esprit
Le vers qui sait louer que celui dont on rit (2).
Je suis peu curieux d'un ironique hommage,
De voir la cire en laid repétrir mon image,
D'entendre à mon oreille un éloge menteur,
D'être immortalisé par tel ou tel auteur,
D'en faire mon ami, mon compagnon, mon hôte,
Pour m'en aller bientôt avec lui, côte-à-côte,
Au milieu des parfums, du poivre et de l'encens,
Où déjà sont allés tant d'écrits innocents.

(1) Satire 1, livre 2.

.... dum pudor
Imbellisque lyrae Musa potens vetat
Laudes egregii Caesaris..........
Culpa deterere ingeni.

ODE 6, LIVRE 1, VERS 10-13.

Quo, Musa, tendis? Desine pervicax
Referre sermones deorum et
Magna modis tenuare parvis.

ODE 3, LIVRE 3, VERS 70-72.

(2) Horace a déjà dit d'Auguste dans la 1re satire du livre 2, v. 20 :

Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.

A JULES FLORUS.

O toi, du grand Tibère ami constant et sûr,

Qu'un garçon, qu'a vu naître ou Gabie[1] ou Tibur[2],

(1) Ville du Latium, fondée, dit-on, par les frères Bius et Galactus, à proximité du Campo Gabio. Elle était déjà en ruines du temps d'Horace.

. . . . *Gabiis desertior atque*
Fidenis vicus : . . . .

ÉPITRE 11, LIVRE 1, VERS 7-8.

. . . . *Gabiosque petunt et frigida rura.*

ÉPITRE 15, LIVRE 1, VERS 9.

Vel Gabiis, vel cum rigidis . . . . . . *Sabinis.*

ÉPITRE 1re, LIVRE 2, VERS 25.

(2) Aujourd'hui Tivoli, ville du Latium, sur l'Anio, à l'est de Rome. Horace y avait sa maison de campagne (odes 7 et 18, livre 1er; 6, livre 2; 3, 4, 29, livre 3; 2, 3, livre 4; satire 6, livre 1er. . . . et passim).

Florus[1], te soit offert par quelqu'un qui te dise
(Car toujours le marchand prône sa marchandise) :
« Il est blanc, il est beau, robuste, bien tourné,
» Et de la tête aux pieds peut être examiné.
» Pour deux mille deniers, allons, je te le cède.
» Né, grandi sous mon toit, cet esclave possède
» Mille petits talents qui le font propre à tout,
» Et tu pourras pétrir cette argile à ton goût.
» Il sait un peu de grec, et de façon sortable
» Peut chanter un couplet quand son maître est à table.
» Un objet, j'en conviens, que l'on vante si haut
» Semble toujours avoir quelque secret défaut :
» Plus il en dit et pousse à conclure l'affaire,
» Plus on croit le vendeur pressé de s'en défaire....
» Mais moi, je puis attendre, et, si j'ai peu de bien,
» Il est libre. A ce prix (voyez-le, c'est pour rien)
» Nul ne le céderait, et j'en ai quelque honte ;
» Mais ce n'est qu'avec vous que je traite à ce compte.
» Je n'eus presque jamais à me plaindre de lui :
» Une fois seulement, une fois, il a fui
» Au bas de l'escalier la verge suspendue[2]. »
As-tu payé comptant, la harangue entendue,

(1) Cette épître date de l'an 11 avant J.-C. Jules Florus, à qui Horace a également adressé la 3me épître du livre 1, écrite vers l'an 20, s'était exercé dans la satire et la poésie légère ; il était attaché comme secrétaire à Claude Tibère Néron, depuis empereur, alors à la tête d'une armée en Pannonie (Hongrie). Florus avait déjà accompagné Tibère en Arménie, dans les Gaules, en Dalmatie..... etc.

(2) Le vendeur d'esclaves devait faire connaître *(excipere)* préalable-

Tu ne peux revenir plus tard sur le marché :
Le vendeur est en règle ; il ne t'a rien caché.

Florus, à ton départ j'ai pris soin de te dire
Combien je suis manchot quand il s'agit d'écrire,
Paresseux, impoli, négligent à l'excès ;
Ne va donc pas à tort instruire mon procès
Pour avoir différé de te faire remettre
Des vers que je me suis bien gardé de promettre.

Un soldat (que Luculle [1]) avait sous ses drapeaux)
Une nuit qu'il goûtait un moment de repos,
De fatigue brisé, s'endort d'un profond somme.
Surviennent des voleurs qui dépouillent mon homme
De l'argent qu'à grand' peine il avait amassé.
Comme un loup furieux, haletant, insensé,
N'ayant plus rien à perdre en sa misère extrême,
Ce brave à l'ennemi s'en prend comme à lui-même,

ment les défauts de sa marchandise. L'omission de cette formalité était un cas rédhibitoire.

(1) Lucullus (L. Licinius), général romain, né l'an 115 avant J.-C., mort l'an 49. Aussi célèbre par son avarice envers ses soldats que par son luxe et ses talents militaires, il cultivait les lettres et fut un des premiers à introduire à Rome la philosophie grecque. Ce fut lui qui y apporta de Cérasonte le premier cerisier. Le héros de l'aventure que rappelle Horace, aventure qui eut lieu lors de l'expédition contre Mithridate, n'est pas un simple soldat, mais un préfet de camp nommé Valérius Servilianus.

Horace parle encore de Lucullus dans la 6me épître du livre 1, vers 40:

. . . . *Chlamydes Lucullus*, ... *etc.*

Vole, monte à l'assaut, affrontant mille morts,
Et s'empare lui seul d'un château des plus forts.
Cet exploit l'enrichit et le couvre de gloire.
A quelque temps de là, si l'on en croit l'histoire,
Un fort nouveau s'offrait qu'il fallait renverser.
Le chef à ce soldat croit devoir s'adresser :
« Va, mon fils, va, mon brave, où ta valeur t'appelle,
» Et l'État au retour reconnaîtra ton zèle!
» Mais.... hésiterais-tu? réponds. » Notre héros,
Qui, pour un paysan, n'était pas des plus sots :
« Qui, moi? que de nouveau j'aille risquer ma vie!
» Je suis riche, et partant ne m'en sens nulle envie.
» Celui-là le fera qui, n'ayant pas un sou,
» Craint peu (je fus ainsi) qu'on lui casse le cou. »

Rome (1), qui me reçut comme une tendre mère,
Me fit connaître enfant le chef-d'œuvre d'Homère,
Et j'appris, arrivé de mon pays natal,
Combien d'Achille aux Grecs le courroux fut fatal.
Athènes m'attendait, et j'y sus par moi-même
Aux cours qui se donnaient aux jardins d'Académe (2)

(1) Horace vint à Rome à l'âge de 8 ans, conduit par son père, un affranchi (satire 6, livre 1er, vers 6, 45-48, 71 et s.) qui avait été huissier aux ventes publiques (ibid. vers 86). Il était né à Venouse (Venusium), en Apulie, le 8 décembre l'an 64 avant J.-C. (livre 1, épître 20, vers 26-28; livre 1; satire 10, vers 31; livre 2, satire 1, vers 34-35.

(2) Académus ou Échidémus, contemporain de Thésée. C'est, près d'Athènes, dans ses jardins entourés de temples, de portiques, de

M'instruire à distinguer l'erreur de la raison,
Le bien du mal. Alors s'obscurcit l'horizon,
Et me voilà jeté, moi qui fuis les alarmes,
Dans le parti qu'Auguste a soumis à ses armes (1).
Pauvre, l'aile rognée, et seul dans l'univers,
L'aiguillon du besoin me pousse à l'art des vers....
Aujourd'hui je suis riche, et crois, ne te déplaise,
Quand en fait de bon temps j'en puis prendre à mon aise,
Que je serais bien fou si de quelque souci
J'allais me rompre encor la tête. Grand merci.

Chaque année, en passant, nous ôte quelque chose.
Le temps, vieillard quinteux, prosaïque et morose,
De l'amour, des festins, des jeux, de la gaîté,
M'a ravi tour à tour la douce volupté,

statues.... etc., que Platon tenait son école, laquelle prit plus tard le nom d'Académie.

(1) Horace avait 22 ans lorsque M. Junius Brutus, passant par Athènes (avec C. Cassius Longinus), l'emmena avec lui en Macédoine comme tribun des soldats. Il combattit en cette qualité à la bataille de Philippes, en Thessalie, gagnée par Antoine et Octave, et qui fut le suprême effort du parti républicain.

.... *at olim,*
Quod mihi pareret legio romana tribuno.

SATIRE 6, LIVRE 1, VERS 47-48.

O saepe mecum tempus in ultimum
Deducte Bruto..... etc.

ODE 5, LIVRE 2, VERS 1 ET 2.

Après la bataille de Philippes, Horace rentra en grâce auprès d'Auguste et acheta une charge de secrétaire de l'épargne.

Et voilà qu'après eux s'en va la poésie.
Quel remède?.... A chacun son goût, sa fantaisie :
Tu raffoles de l'ode, et quand l'un est épris
De l'ïambe, à Bion [1] l'autre donne le prix.
Trois convives sont là, trois dont le goût diffère [2];
Les contenter tous trois n'est pas petite affaire.
Que donner à chacun? Que ne lui donner pas?
Tu hais ce que tel autre aime dans un repas,
Et quand ton appétit pour un mets se décide
Les deux autres déjà l'ont trouvé trop acide.

Puis, comment composer dans l'état où je suis,
A Rome, parmi tant de tracas et d'ennuis!
Là, c'est quelqu'un qui veut que pour lui je réponde,
Là, cet écervelé, que Jupiter confonde,
M'impose de ses vers le supplice infernal;
Du bout de l'Aventin au bout du Quirinal

(1) Disciple de Théophraste. Il fut surnommé le Borysthénite, parce qu'il était d'Olbia, sur le Borysthène. Poète, philosophe, musicien, il brilla surtout dans la satire et fut un des détracteurs d'Homère. Il mourut, très-vieux, l'an 241 avant J.-C.

(2) Auguste qui préférait les épîtres, Mécène les satires, Florus les odes.

Castor gaudet equis; ovo prognavus eodem,
Pugnis. Quot capitum vivunt, totidem studiorum
Millia.

SATIRE 1, LIVRE 2, VERS 26-28.

(Castor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs?
VOLTAIRE.)

Force m'est de courir pour gagner la demeure
De deux amis qu'il faut trouver à la même heure.
— Du moins la route est sûre et l'on peut y rêver. —
Tu crois? Mais commençons d'abord par nous sauver :
Tantôt pour m'écraser si je veux passer outre
Se balance dans l'air une effroyable poutre;
Tantôt c'est un maçon, ses mulets et ses gens
Talonnés, excités par ses soins diligents;
Tantôt c'est un convoi qui lentement s'avance
En barrant le passage à des chars qu'il devance;
Tantôt c'est une chienne enragée, et tantôt
Un verrat qui sur vous tombe sans dire mot[1].
Va, donne maintenant carrière à ton génie,
Poète, et de tes vers cadence l'harmonie!

Le poète, amoureux de silence, de paix,
Fuit la ville, des bois cherche l'ombrage épais....
Et tu veux, quand ce bruit vient me fendre la tête,
Qu'en son étroit chemin je suive le poète!
Un sage qui, sept ans dans Athènes caché,
Sur ses livres sept ans pâlit le front penché,
Muet, sombre, absorbé dans quelque rêverie,
N'aurait qu'à se montrer pour que le peuple rie;
Et j'irais, moi, perdu dans un pareil chaos,
Occuper mes loisirs à compasser des mots!

(1) Voir la 3me satire de Juvénal *(Urbis incommoda)*, la 6me satire de Boileau *(Description des embarras de Paris)* et la 57me épigramme de Martial, livre 12.

Deux frères, l'un rhéteur, l'autre jurisconsulte,
A Rome, au temps jadis, se vouaient un vrai culte;
A les entendre l'un était un Scévola (1),
L'autre un Gracchus (2). Tu ris? et cependant voilà
Comme nous sommes tous. Moi dans l'ode je prime,
Un tel dans l'élégie. Admirable, sublime,
Divin! rien de pareil ne s'est vu jusqu'ici,
Et la main des neuf sœurs peut seule écrire ainsi!
Vois d'abord de quel air notre audace contemple
Et dévore des yeux ce poétique temple (3)
Où vont de nos écrits s'entasser les trésors.
Es-tu libre? Suis-moi, tu comprendras alors
Comment nous nous tressons chacun notre couronne,
Pareils à ces lutteurs, que la foule environne,
Qui, s'escrimant entre eux jusqu'aux premiers flambeaux (4),
Remportent l'un sur l'autre un succès des plus beaux.

(1) Quintus Mucius Scoevola, préteur en Sardaigne l'an 127 avant J.-C., ses deux fils Quintus et Publius, ainsi que son petit-fils Quintus Mucius Scoevola Augur, excellaient comme jurisconsultes. Cicéron, qui avait été un des disciples de ce dernier, en a fait un des interlocuteurs des traités *De amicitia* et *De republica*. — Il fut un des fondateurs du droit civil, sur lequel il laissa dix volumes.

(2) Il y eut deux orateurs célèbres de ce nom, tous deux fils de Cornélie : Tibérius, qui mourut assassiné par ordre du sénat l'an 123 avant J.-C., et Caïus Sempronius, mort deux ans plus tard.

(3) .... *et tangere vitet*
Scripta, Palatinus quaecumque recepit Apollo :
ÉPITRE 3, LIVRE 1, VERS 16-17.

.... *si munus Apolline dignum*
Vis complere libris,....
ÉPITRE 1, LIVRE 2, VERS 216-217.

(4) Jusqu'à la nuit.

Heureux à la riposte, intrépide à l'attaque,

Si moi je suis Alcée (1), il est, lui, Callimaque (2),

(1) Poète lyrique grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, en Éolie. Il florissait 604 ans avant J.-C., en même temps que Sapho, aussi de Mitylène. Horace, ode 13, livre 2, vers 26-28, attribue à Alcée le plectre d'or, faisant allusion à la partie des œuvres de ce poète où étaient décrites les guerres civiles de Mitylène et qu'on appelait Διχοςασιαςικα ποιημαγα :

Et te sonantem plenius aureo,
Alcaee, plectro dura navis,
Dura fugae mala, dura belli!

Le poète latin fait allusion à la haine d'Alcée contre les tyrans dans l'ode 9 du 4me livre, vers 7-8 :

. . . . et Alcaei minaces
Stesichorique graves Camenae;

Stésichore *(stator chori)*, poète lyrique, né à Himera, en Sicile, florissait l'an 612 avant J.-C. et mourut l'an 556. Il ne nous reste de lui que 30 à 40 vers. Horace nous apprend que son style était grand, plein et majestueux. Il écrivait en langue dorique. Stésichore n'était pas son véritable nom : il fut ainsi nommé pour avoir fixé les règles de la danse aux instruments et du chœur sur le théâtre. Horace dans la 10me satire du 1er livre, vers 34 et s., lui a emprunté l'apologue du Cheval et du Cerf.

Il ne nous reste d'Alcée que très-peu de fragments. C'est de lui que nous sont venus les vers alcaïques, les plus beaux du genre lyrique.

. . . . age, dic latinum,
Barbite, carmen,
Lesbio primum modulate civi;

Ode 32, livre 1er, vers 3-5.

Princeps aeolium carmen ad Italos
Deduxisse modos.

Ode 30, livre 3, vers 13-14.

Fingent aeolio carmine nobilem.

Ode 3, livre 4, vers 12.

Lesbium servate pedem.

Ode 6, livre 4, vers 35.

(2) Poète grec, fils de Battus et disciple du grammairien Hermo-

Mimnermus [1] au besoin, s'il lui faut encor mieux....
Et ce titre d'emprunt le décore à ses yeux !
Ménager des auteurs l'amour-propre irritable
Est pour moi quand j'écris un tourment véritable,
Mais quand j'ai terminé mes travaux, il faut voir
Comme de m'en garer je me mets en devoir !

L'auteur de méchants vers, qui s'écoute, s'admire,
Aux brocards exposé leur sert de point de mire,
Mais il n'en croit pas moins son succès très-flatteur
Et s'applaudit tout bas, à défaut du lecteur.
Tel qui veut arriver à parfaire un poème
Devient en l'écrivant son critique lui-même,
S'indique ses défauts, les juge avec rigueur,
Biffe tout mot douteux, trivial, sans vigueur,

crate. Il naquit à Cyrène, en Afrique, et florissait vers l'an 280 avant J.-C. Il enseigna la grammaire en Égypte et forma entre autres disciples le poète Apollonius, avec lequel il se brouilla plus tard. Il avait, dit-on, composé 800 ouvrages. — Il ne nous reste de lui que quelques épigrammes et quelques hymnes. Ovide l'a traduit, ou du moins imité, dans ses vers *In Ibin,* et Catulle a mis en latin son petit poème *Coma serenices*. Callimaque fut bibliothécaire du roi Ptolemée Philadelphe, à Alexandrie.

(1) Poète grec fort licencieux, né selon les uns à Colophon et selon les autres à Smyrne, l'an 625 avant J.-C. Il vivait encore en 580. Properce a dit de lui (élégie 9, livre 1, vers 11) :

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Horace en parle encore dans l'épître 6 du livre 1er, vers 65-66 :

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.

Bien que ce mot résiste et se cabre indocile,
Retranché dans le vers comme dans un asile;
Sait à des mots vieillis, tombant de vétusté,
Donner à force d'art un air de nouveauté (1),
En frapper de récents adoptés par l'usage.
Comme un fleuve abondant (2), qui marque son passage
En fécondant un sol stérile jusqu'alors,
D'une langue opulente il épand les trésors.
Point de détails oiseux qu'aussitôt il n'efface;
Là, d'un vers raboteux il polit la surface,
Celui-ci disparaît qu'il n'osait avouer....
Et lorsqu'il se fatigue il semble se jouer,
Comme cet histrion, qui danse la satyre
Ou la cyclope (3), rit en souffrant le martyre (4).

(1) .... *notum si callida verbum*
Reddiderit junctura novum.

ÉPITRE AUX PISONS, VERS 47-48.

(2) Les deux premières syllabes de *vehemens* dans le vers latin se contractent. On retrouve cette licence dans Lucrèce :

Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures.

LIVRE 11, VERS 1031.

(3) Horace parle encore de la cyclope dans la 5me satire du livre 1, vers 63 :

Pastorem saltaret uti cyclopa rogabat :

(4) *Vir bonus et prudens.....etc.* (ÉPITRE AUX PISONS, VERS 445 ET S.) :

Un véritable ami, critique instruit et sûr,
Là, souligne un vers plat, là, reprend un vers dur,
Là, vous en signale un d'une extrême faiblesse;
Un mot à double sens dans celui-ci le blesse,
Il blâme celui-là pour défaut de clarté,
Cet autre à son avis est trop ornementé;

Qu'on dise en me lisant : « Ses écrits manquent d'art ;
Il est fou ! » Que m'importe alors que, pour ma part,
Sur mon peu de talent je me donne le change,
Que mon estime à moi de ce dire me venge,
Que je m'aime ainsi fait ! Au prix de tels tourments
Mon délire après tout a bien ses agréments.
Dans Argos autrefois fut un homme estimable,
Vivant bien, bon voisin, bon époux, hôte aimable,
Admonestant ses gens sans les rouer de coups,
Pour un peu de vin bu n'entrant pas en courroux,
Et sachant éviter dans sa marche assurée
Un précipice ouvert, une pierre égarée (1).
Cet homme, en tout le reste homme d'assez de sens,
Dans un cirque désert, à des acteurs absents
Prodiguait ses bravos pour quelque tragédie
Absente aussi. Ses fils de cette maladie
A force d'ellébore enfin eurent raison ;
Mais lui : « J'étais heureux, par Pollux ! à quoi bon,
Lorsque ma vie, à moi, s'en trouvait embellie,
Ingrats, m'avoir ravi ma charmante folie (2) ? »

Pour vous en Aristarque inflexible il s'érige
Et, marquant d'une croix ce qu'il faut qu'on corrige,
Il n'affecte jamais de faire peu de cas
De ces riens si féconds en tristes résultats
Que des règles du goût un auteur qui dévie,
Ridicule une fois, l'est pour toute sa vie.

(1) Allusion à la 80me fable d'Ésope, imitée par La Fontaine *(L'Astrologue qui se laisser tomber dans un puits)*, livre 1er, fable 13.

(2) Aristote, livre 6, *De reb. mir.*, raconte la même chose d'un

Mais, quoique leur erreur soit chère aux écrivains,
Assez d'illusions et de caprices vains,
Assez de jours perdus à poursuivre un mirage;
Laissons aux jeunes gens ces plaisirs de leur âge,
Et, sans nous occuper de strophes à scander,
Sachons en fait de mœurs plutôt nous amender (1).
Dévoré d'une soif que rien ne désaltère,
Tu prends du médecin le conseil salutaire,
Et quand, riche, tu veux encore accumuler,
A l'intime amitié tu penses le céler (2)!
Qu'une herbe, une racine, à tes maux ne procure
Aucun allégement, tu fais fi de la cure;
Mais, bien que l'on ait dit que l'argent amassé
Guérissait la sottise, hélas! pauvre insensé,
En écoutes-tu moins le conseil de la veille?
Que si l'argent pouvait faire cette merveille
De te rendre moins lâche, on t'entendrait pester
De voir qu'un plus avare, hélas! pût exister.

homme d'Abyde. Elien rapporte un fait à peu près semblable attribué à un nommé Thrasylle; Galien un autre, à propos d'un nommé Théophile. Boileau, dans sa 4me satire, vers 103 et s., a très-heureusement imité ce passage d'Horace.

(1) *Est mihi purgatam crebro qui personet aurem :*
Solve senescentem, mature sanus, equum, ... etc.

ÉPITRE 1, LIVRE 1er, VERS 7 ET S.

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.

ÉPITRE 14, LIVRE 1er, VERS 35.

(2) *Faterier* pour *fateri*.

En argent bien pesé[1] si ce qu'un homme achète
Est à lui, s'il est vrai que l'usage transmette
L'imprescriptible droit de jouir de son bien,
Le champ qui te nourrit n'est-il donc pas le tien?
Le fermier d'Orbius (2), en labourant la terre,
D'avance de ses fruits te sait propriétaire.
Tu donnes de l'argent, mais te fais apporter
Vins, poulets, œufs, raisins; n'est-ce pas acheter
En détail un bien fonds, opulent héritage,
Qui coûta vingt talents, peut-être davantage?
Qu'importe en une fois si le prix fut compté,
Ou s'il est jour par jour maintenant acquitté!

Quel que soit son orgueil, si haut qu'il s'apprécie,
Le puissant acquéreur de Véie[3] ou d'Aricie[4],
Bien qu'il les ait payés en une seule fois,
N'achète-il donc pas ses légumes, son bois?
Les a-t-il sans payer, bien que de son domaine,
De ces riches guérêts où son œil se promène

(1) Par mancipation.
(2) On ne sait rien d'Orbius.
(3) Véies en Toscane.

Qui Veientanum festis potare diebus
Campana solitus trulla,....

SATIRE 3, LIVRE 2, VERS 143-144.

(4) Aujourd'hui Rizza. Horace parle encore d'Aricie dans la satire 5 du livre 1, vers 1-2.

Egressum magna me excepit Aricia Roma
Hospitio modico;....

Jusqu'à ces peupliers qui bornent le terrain,
Il se pose le maître et le seul souverain?
A la propriété qui de nous pourrait croire
Quand tout ce qu'on possède est chose ambulatoire,
Quand la force, l'argent, la prière, la mort,
Le font de mains en mains passer au gré du sort!
Nul ne jouit qu'un jour. Comme les flots se suivent,
Les héritiers entre eux se succèdent, arrivent.
A quoi bon posséder et tenir sous ses lois
Des greniers abondants, des villages, les bois
De la Calabre avec ceux de la Lucanie[1],
Quand la mort, poursuivant sa récolte infinie,
Toujours se hâte, sourde au bruit de notre argent,
Et moissonne le riche ainsi que l'indigent[2]?

Belle tunique, marbre, ivoire, argenterie,
Vase étrusque, tableau, brillante pierrerie,

(1) Provinces voisines de l'Italie méridionale, autrefois Grande Grèce, aujourd'hui Calabre citérieure.

In nive lucana dormis ocreatus,....

SATIRE 3, LIVRE 2, VERS 234.

Pecusve Calabris ante sidus fervidum
Lucana mutet pascuis,....

ÉPODE 1, VERS 27-28.

(2) Voir la satire 2 du 2me livre, vers 128 et s. :

Nam propriae telluris herum natura neque illum
Nec me nec quemquam statuit : .... etc.

Assez d'honnêtes gens de tout cela n'ont rien,
Et je connais quelqu'un qui s'en passe très-bien (1).

De deux frères(2) l'un mène une joyeuse vie;
Rien que jeux et festins n'excitent son envie,
Il ne recherche qu'eux, d'eux seuls il est épris,
Et les palmiers d'Hérode(3) auprès d'eux sont sans prix.
L'autre à ses propres yeux n'est jamais assez riche;
Par la flamme et le fer il féconde, il défriche
De l'aube jusqu'à l'heure où la nuit reparaît,
Et rend propre à la herse une inculte forêt.
Pourquoi? C'est le secret de ce puissant génie
Dont l'étrange existence à la nôtre est unie,
Qui naît, meurt avec nous, et, propice ou fatal,
Semble dicter des lois à notre astre natal (4).
Jouir de ce que j'ai, c'est ma seule sagesse,
Que l'on m'accuse ou non d'excessive largesse
Pour avoir trop joui, partant trop dépensé
De ce que j'ai reçu, de ce qu'on m'a laissé (5)!

(1) Horace reproduit cette idée sous toutes les formes et y revient incessamment.

(2) Micion et Demea, personnages des Adelphes de Térence.

(3) Hérode le Grand, roi de Judée, sous lequel périt J.-C. Ses plantations de palmiers auprès de Jéricho ont été décrites par Strabon. Hérode était à Rome quand Horace écrivit cette épître.

(4) *Floribus et vino genium memorem brevis aevi (piabant).*

ÉPITRE 1, LIVRE 2, VERS 144.

(5) .... *patiarque vel inconsultus haberi.*

ÉPITRE 5, LIVRE 1, VERS 15.

Je sais bien toutefois distinguer entre l'homme
Simple, d'égale humeur, sagement économe,
Et le vil débauché qui par tous les chemins
S'en va jetant son or sans choix, à pleines mains.
Du prodigue à l'avare énorme est la distance (1),
Et, sans se tourmenter des soins de l'existence,
A toujours s'enrichir sans troubler son repos,
L'homme sage est celui qui dépense à propos.
Ainsi que les enfants aux fêtes de Minerve (2),
D'un bonheur passager jouissons sans réserve.

Oui, que la pauvreté soit repoussée au loin,
Florus! mais une fois à l'abri du besoin,
Sur cette mer d'un jour où je vogue, qu'importe
Que ce soit un esquif, un vaisseau qui m'emporte (3)!
Les vents qui malgré moi me poussent où je vais
Ne sont tout-à-fait bons ni tout-à-fait mauvais;
En richesse, en talent, en esprit comme en grâce,
Si je viens le dernier de la première place,
A la seconde au moins je m'assieds le premier.

(1) Voir la satire 1er du livre 1, vers 103 et s. :

.... *non ego, avarum*
Quum veto te fieri,............ *etc.*

(2) *Quinquatria, quinquatriae* ou *quinquatrus*, panathénées romaines, qui commençaient le 19 mars et finissaient le 23. C'était cinq jours de vacances pour les écoliers.

(3) *Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.*

Épitre 1, livre 1, vers 15.

L'avarice n'est pas ton vice coutumier,
Je le veux croire; mais, non suspect de lésine,
D'autres vices en toi n'ont-ils pas leur racine?
As-tu su mettre un terme à ton ambition,
A ton orgueil? Ris-tu de l'apparition
Des spectres qui, la nuit, avec de sourds murmures,
S'en viennent dans leur ronde escorter les lemures[1]?
N'as-tu pour tout cela que mépris et pitié?
Pardonnant sans aigreur aux torts de l'amitié,
Vois-tu sans vains regrets, sans que ton cœur se serre,
Reparaître le jour de ton anniversaire?
L'âge enfin sur tes sens a-t-il eu le pouvoir
De raffermir tes pas au sentier du devoir?
Qu'importe entre cent mille une épine arrachée!
Si de vices encor ta vie est entachée,
Si tu ne peux souffrir le joug de la raison,
Cède ta place, rends la coupe à l'échanson,
De peur qu'en te raillant, ivrogne insupportable,
La jeunesse à bon droit ne te chasse de table.

(1) *Lemures*, ou plutôt *remures*, revenants dont le nom dérive de *Remus*. Les *remuria* furent instituées par Romulus pour apaiser les mânes de son frère, dont l'ombre le tourmentait. Elles commençaient le 9 mai et duraient trois nuits. Horace avait peur des revenants; ce qui, à part des raisons de goût, rend très-probable l'opinion que c'est à lui-même, et non à Florus, qu'il adresse, ou fait adresser par un personnage fictif, la fin de cette épître.

Errata. Page 8, notes, ligne 3, lisez : Maittaire; page 28, vers 13, lisez : Quand.

—

Ceci n'est qu'un essai. De nombreux passages ont besoin d'être retouchés ou entièrement refaits. L'auteur y pourvoiera, si Dieu lui prête vie, dans une seconde édition. — Il s'est conformé au texte d'un magnifique exemplaire d'Horace, de la recension de Vettius Agorius Basilius Mavortius, qui figure sous le N° 9776 à la Bibliothèque de Bourgogne, aujourd'hui Bibliothèque royale (2e section). Cet exemplaire haut de 29 c., est du commencement du Xe siècle.

—



